

734





848

I a-20.

191



*François Tablonowski*

LES SOIRÉES

A U

L O G I S.

*E. Skrzyńska*



LES  
SOIRÉES AU LOGIS,

OU

L'OUVERTURE DU PORTE-FEUILLE

DE

LA JEUNESSE;

Renfermant un mélange de pièces diverses  
pour l'instruction des jeunes personnes.

TRADUITES DE L'ANGLAIS.

TOME CINQUIÈME.

A GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Libraire.

A Paris, chez MARADAN, Libraire, rue du  
cimetière André-des-Arts N<sup>o</sup>. 9.

\*\*\*\*\*

1797.

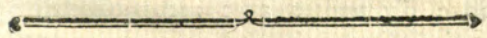




LES SOIRÉES

AU

LOGIS.



XXV<sup>e</sup>. SOIRÉE.

LA VIE OBSCURE,

OU

LES CHAUMIÈRES.

*M. Everard, Charles se promenant dans les champs.*

*M. E.* Eh bien, Charles, vous me paraissez dans une profonde rêverie ; à quoi pensez-vous, je vous prie ?

*Charles.* Je pensois, Monsieur, com-  
Tome V. A

LES  
SOIRÉES AU LOGIS

L'OUVERTURE DU BORD DE LA MER

LA LUMIÈRE

7-731

TOME CINQUIÈME

A GENÈVE

chez J. B. Pichard, Libraire  
rue de la Harpe, au Salon, vis-à-vis  
l'Église de la Vierge, N. 10.

1787



bien nous sommes heureux de n'être pas à la place du pauvre tisserand qui demeure dans cette chaumière, près de laquelle nous venons de passer.

*M. E.* Il est très-bien d'être sensible aux avantages que la Providence nous a accordé dans ce monde, & je vous loue d'y penser avec reconnaissance ; mais, dites-moi, quel point de comparaison entre notre condition & la sienne vous frappe le plus dans ce moment ?

*Charles.* Oh ! presque toutes les circonstances de la sienne. Je ne pourrois pas supporter de vivre dans cette misérable habitation, faite de murs de terre, qui défendent bien mal du froid, & éclairée par des fenêtres de papier : voyez comme cet homme & ses enfans sont pauvrement habillés, & je suis sûr qu'ils vivent aussi bien misérablement.

*M. E.* Tout cela seroit triste & pénible pour vous, je n'en doute pas, parce que vous avez été accoutumé à une manière de vivre très-différente ; mais s'ils sont contents, & s'ils se portent bien,

je ne pense pas que nous puissions dire que notre sort est de beaucoup préférable au leur. Je crois cet homme en état de procurer une nourriture saine à sa famille, & de la vêtir assez bien pour qu'elle ne souffre pas du froid ; la simple nature a peu de besoins.

*Charles.* Mais ce petit garçon sur la porte étoit en guenilles & à pieds nus.

*M. E.* Oui ; mais avez-vous observé sa face couleur de rose, ses jambes fortes, cet air de vie & de plaisir répandu sur toute sa figure ? Je crois qu'à la lutte il seroit plus fort que vous, quoiqu'il ait la tête de moins ; & je parierois qu'il n'a jamais crié, parce qu'il ne s'est pas occupé de lui-même une fois en sa vie.

*Charles.* Mais vous m'avez dit souvent que l'esprit est la plus noble partie de l'homme : je suis sûr que ces pauvres créatures n'ont point d'occasions de le perfectionner, & sont presqu'aussi ignorantes que des brutes.

*M. E.* Pourquoi cela seroit-il ainsi ?



Croyez-vous qu'il n'y ait de connoissances à acquérir que dans les livres, & qu'un tisserand ne puisse pas enseigner à ses enfans les règles du juste & de l'injuste ?

*Charles.* Non pas, s'il ne les a lui-même jamais apprises.

*M. E.* En effet; mais j'espère que le pays où nous vivons n'est pas si ingrat, qu'un pauvre homme ne puisse y trouver les moyens d'apprendre ses devoirs envers Dieu & son prochain; & quant aux autres points, la nécessité & la simple observation les instruisent suffisamment. Mais allons leur faire une visite, car je me doute que vous les regardez à peine comme des créatures humaines.

*(Ils entrent dans la chaumière, Jacob le tisserand est à son métier, sa femme file. Il y a des enfans de différens âges.)*

*M. E.* Bon jour mon ami! ne vous dérangez pas, je vous prie: nous voulons-nous arrêter un moment à vous voir travailler.

*Jacob.* A votre service, Monsieur;

mais je n'ai pas grand chose à vous montrer: peut-être que le jeune homme n'a jamais vu faire la toile ?

*Charles.* Je ne l'ai jamais vu de près.

*Jacob.* Regardez-ici, Monsieur, les longs fils sont la chaîne; ils sont, vous le voyez, divisés en deux rangs entre lesquels je passe ma navette, qui porte avec elle le fil qui traverse, & qui fait le tissu. *(Il lui explique tout.)*

*Charles.* Mon Dieu! comme c'est curieux! est-ce que tous nos vêtemens se font de même, papa ?

*M. E.* Oui; il y a seulement diverses additions mécaniques, selon les différentes espèces d'étoffes. Eh bien, dans combien de tems pensez-vous que vous pourriez apprendre à faire la toile auprès de ce brave homme ?

*Charles.* Oh! pas de long-tems, je crois.

*M. E.* Mais je suppose que vous pourriez facilement tourner la roue, & tirer le fil comme cette bonne femme.

*Charles.* Non pas sans quelque pra



tique ; mais , qu'est-ce que font les jeunes garçons ?

*Jacob.* Ils coupent des chevilles pour les cordonniers.

*Charles.* Ah , comme ils le font vite ?

*Jacob.* C'est un pauvre travail ; mais le plus pauvre travail vaut mieux que l'oisiveté. La première leçon que je donne à mes enfans , c'est que leurs mains sont faites pour gagner leur pain.

*M. E.* C'est une excellente leçon.

*Charles.* Que fait-on de ce tas de gaules ?

*Jacob.* Mon aîné a un peu appris à faire les paniers , & j'ai quelques osiers qu'il y emploie aux heures de son loisir ; il a fait cette cage d'oiseau , & le dossier de cette chaise où sa grand mère est assise.

*Charles.* N'est-ce pas fait bien proprement , papa ?

*M. E.* Oui , en vérité ; il y a , comme vous voyez , dans cette maison divers travaux auxquels vous & moi nous serions

bien gauches ; mais j'aperçois qu'il y a aussi quelques livres.

*Charles.* Voici une bible , un testament , un livre de prière , une palette , & un volume du dictionnaire du jardinier.

*M. E.* Il y a donc , mon ami , quelques personnes de votre famille qui savent lire ?

*Jacob.* Tous les enfans , hors les deux plus petits , lisent un peu , Monsieur ; mais voilà Meg , qui est la plus savante de tous ; elle nous lit tous les matins un chapitre du testament , & très-bien , il faut que j'en convienne.

*M. E.* Vous entendez cela , Charles ?

*Charles.* Oui , Monsieur ; voici encore un almanach collé contre le mur , & ma ballade favorite des enfans des bois.

*Jacob.* Voilà encore la chanson des cœurs de chêne , les maximes Britanniques , & Robin Gray.

*M. E.* Très-bon choix , en vérité. Je vois que vous avez un joli jardin derrière la maison ?



*Jacob.* Il n'y a qu'un bien petit espace, Monsieur; mais il suffit à notre amusement, & aussi à notre usage.

*Charles.* Quels superbes violiers jaunes! nous n'avons rien de si beau dans notre jardin.

*Jacob.* Pour dire le vrai, nous en sommes fiers. J'ai une manière particulière de les cultiver; aussi, le dimanche, j'ai beaucoup de visitans qui viennent les admirer.

*Charles.* Je vous prie, quel est ce buisson qui a les feuilles étroites, blanchâtres & les fleurs bleues?

*Jacob.* Vous ne le connoissez pas? C'est le romarin.

*Charles.* Est-il bon à quelque chose?

*Jacob.* Nous en aimons le parfum; & les feuilles mêlées avec un peu de baume nous donnent un excellent thé, dont nous buvons quelquefois après-midi.

*Charles.* Il y a plusieurs plantes ici que je n'ai jamais vues.

*Jacob.* Quelques-unes sont des herbes potagères, que nous mettons dans notre

soupe, d'autres sont des herbes médicinales, que nous cultivons pour ne pas aller chez l'apothicaire à chaque légère indisposition.

*Charles.* Mais comment êtes-vous parvenu à en connoître les propriétés?

*Jacob.* Je les tiens, partie d'un ancien traité de botanique que j'ai, & partie de ma bonne mère & de quelques vieux voisins; car nous autres pauvres gens, nous sommes obligés de nous entr'aider les uns les autres de notre mieux; si vous étiez curieux de plantes, je vous mènerois dans les champs: & je pourrois vous en montrer que nous regardons comme très-précieuses pour leurs différentes vertus; mais peut-être je ne saurois pas les désigner par leur nom propre.

*M. E.* Vous soignez très-bien votre jardin, mon ami, & il me paroît que vous tirez bien parti de chaque pouce de terre.

*Jacob.* Nous avons assez de bras, Monsieur, & chacun de nous aime à



s'en mêler, quand notre ouvrage de commande est fait. J'espère que bientôt je pourrai acquérir un morceau de terre assez grand pour des patates, ce qui nous aidera beaucoup, & nous permettra de tenir un cochon.

*M. E.* Je crains que, malgré votre industrie, vous n'ayez quelquefois de la peine à vivre.

*Jacob.* Il est bien sûr que nous pâtissons quelquefois, dans les tems de cherté & les hivers rudes; mais, grâces à Dieu, j'ai constamment de l'ouvrage, & mes enfans commencent à nous aider, de manière que nous faisons meilleure chère que quelques-uns de nos voisins; mais si je ne conservois pas ma santé, peut-être aurions-nous effectivement de la peine à vivre.

*M. E.* Gardez toujours le contentement d'esprit, mon ami, & vous aurez peu de chose à envier; je vous souhaite le bon jour; s'il vous survenoit quelque maladie ou quelqu'accident, rappelez-vous que vous avez un ami dans votre voisin.

*Jacob.* Je m'en souviendrai, Monsieur, & je vous en remercie.

*Charles.* Bonjour, Monsieur.

*Jacob.* Je vous le souhaite de même, mon petit ami.

( Ils quittent la chaumière. )

*M. E.* Eh bien Charles, que pensez vous de notre visite ?

*Charles.* J'en suis extrêmement content; tant que je vivrai, j'aurai meilleure opinion d'une pauvre chaumière.

*M. E.* J'en suis bien aise; vous voyez que si nous nous comparons avec le pauvre tisserand, tout l'avantage n'est pas en notre faveur; il possède un art dont l'utilité lui assure sa subsistance, quelque révolution qui puisse arriver; toute sa famille est industrielle & montre de l'aptitude à diverses occupations; ils ne sont pas sans instruction, & sur-tout, ils semblent ne pas manquer de la meilleure de toutes, la connoissance de leurs devoirs; ils entendent assez bien la culture, & un peu l'usage des plantes; ils sont capables de sentir



les beautés de la nature ; ils jouissent des plaisirs domestiques, ils ne sont pas étrangers à ceux de la société avec leurs voisins ; & , ce qui est au-dessus de tout, ils sont contens de leur lot, & bien éloignés de s'inquiéter ou de murmurer de leur sort.

Je les compte entre les membres les plus respectables de la société, puisqu'ils se conduisent bien dans la condition qui leur est échue, & qui est une des plus nécessaires au bien général. De malheureux accidens peuvent les rendre l'objet de notre compassion, mais non pas de notre mépris.

*Charles.* En vérité, Monsieur, je suis très-loin de les mépriser. Mais ne seroit-il pas possible de leur procurer plus de bien être qu'ils n'en ont à présent ?

*M. E.* Je le crois ainsi ; je suis persuadé qu'en donnant un peu de nos superfluités, nous pouvons ajouter au bonheur des personnes qui sont dans leur position, je m'intéresse à ce brave homme, & j'ai l'intention de lui faire

présent du morceau de terrain dont il a besoin.

*Charles.* Je pense, Monsieur, que nous pourrons lui donner quelques bonnes patates pour y planter ?

*M. E.* Très-bien : vous savez ensuite que nous avons une belle truie qui, deux fois l'an, met bas une nombreuse portée ; nous pouvons en élever un de la prochaine pour le lui donner, dès qu'il aura ses pommes de terre.

*Charles.* Oh oui, c'est bien le cas ; mais comment fera-t-il pour bâtir une étable ?

*M. E.* Fiez-vous en à sa dextérité, je vous garantis qu'il fera très-bien cet ouvrage avec l'aide d'un voisin, tout au plus. J'espère, qu'après la connoissance que nous avons faite aujourd'hui, le tisserand & vous serez très-bons amis. Souvenez-vous toujours que, quand un homme remplit les devoirs de son état, quelqu'il soit, il a droit au respect de ses frères, c'est-à-dire des autres hommes.



## SUR LES EMBLÈMES.

JE vous prie papa, dit Cécilia, qu'est-ce qu'un emblème ? J'ai trouvé ce mot dans ma leçon, & je ne sais pas bien ce qu'il veut dire. Un emblème, ma chère enfant, reprit-il, est une image visible d'une chose invisible.

*Cécilia.* Je ne comprends guères mieux.

*Le père.* Je m'expliquerai plus au long. Il y a certaines notions que nous formons dans notre esprit sans l'aide de nos yeux, ou de nos autres sens ; c'est ainsi que la vertu, le vice, l'honneur, la disgrâce, le tems, la mort, ne sont pas des objets sensibles ; mais des idées abstraites.

*Cécilia.* Oui, nous ne pouvons pas les sentir ou les voir ; mais nous pouvons y penser.

*Le père.* C'est cela : il arrive donc quelquefois que nous souhaitons de représenter une de ces idées par une forme visi-

ble ; c'est-à-dire, d'offrir quelque chose à la vue qui rappelle cette même notion à l'esprit des spectateurs. Dans ce but, nous choisissons quelque acte, ou quelque circonstance qui appartienne à cette idée, & qui soit susceptible d'être exprimée par la peinture ou la sculpture. Cela s'appelle un type ou un emblème.

*Cécilia.* Mais comment cela peut-il se faire ?

*Le père.* Je vous en donnerai un exemple. Vous connoissez l'hôtel de la cour de justice, où se jugent les procès ? pour le distinguer de tout autre édifice, il eût été facile d'écrire sur le portail. « C'est ici la cour de justice » : on a pris une manière plus ingénieuse & plus élégante de la désigner ; on a placé sur la face de l'hôtel une figure qui annonce qu'on l'a bâti pour servir de palais à la justice ; il a fallu pour cela personifier cette notion intellectuelle & invisible, pour en faire une image visible ; on a donc sculpté une figure humaine, distinguée par des



attributs qui ont un rapport marqué avec les caractères de la justice. La justice pèse scrupuleusement les deux côtés d'une cause, c'est pourquoi on l'a représentée tenant d'une main une paire de balances; ensuite, son office est de punir le crime, & pour cela de l'autre main elle porte une épée: voilà donc une figure emblématique; l'épée & les balances sont des emblèmes.

*Cécilia.* J'entends cela très-bien; mais pourquoi a-t-elle les yeux bandés?

*Le père.* Pour marquer son impartialité; elle doit juger le fond de la cause, sur les raisons des parties, & non sur leur vue.

*Cécilia.* Mais si elle a les yeux bandés, comment peut-elle se servir de ses balances?

*Le père.* L'objection est très-juste; ces deux emblèmes sont incompatibles, ils sont bons en eux-mêmes pris séparément; mais réunis, ils sont contradictoires; aussi un artiste qui aura du jugement rejettera-t-il l'un des deux? Les figures

modernes de la justice ont l'épée & les balances dans les mains; mais n'ont point de bandeau sur les yeux.

*Cécilia.* N'est-ce pas une faute toute semblable, que de bander les yeux d'un cupidon?

*Le père.* Oui, c'est une absurdité manifeste; aussi n'est-elle point d'accord avec les anciennes descriptions de l'amour, qui nous est peint comme le plus sûr des archers.

*Cécilia.* J'ai une figure de la mort dans mon livre de fables; je suppose qu'elle est emblématique.

*Le père.* Certainement; autrement vous ne pourriez reconnoître que c'est la mort; comment est-elle représentée?

*Cécilia.* C'est un squelette qui tient une faux d'une main, & de l'autre un clepsydre.

*Le père.* Eh bien! comment interprétez-vous ces emblèmes?

*Cécilia.* Je pense que si elle n'a que les os, c'est parce qu'il ne reste rien d'autre à un corps qui est depuis longtemps dans la tombe.



*Le père.* Fort bien : cependant ce squelette est moins un emblème que la peinture des effets réels & visibles de la mort ; mais la faux ?

*Cécilia.* N'est - ce pas , parce que la mort fauche indifféremment tous les êtres vivans ?

*Le père.* Oui ; aucun instrument ne peut mieux représenter le grand sceptre dévastateur de la mort , sous lequel les races des animaux tombent comme l'herbe sous la main des faucheurs ; c'est une similitude employée dans l'Écriture.

*Cécilia.* Je suppose que le clepsydre est destiné à montrer aux hommes que leur tems est venu ?

*Le père.* Très-bien ; dans le clepsydre que tient la mort , tout le sable court du haut en-bas. N'avez-vous point observé , sur quelque monument , une vieille figure avec des aîles & une faux , & dont la tête chauve n'a qu'une boucle de cheveux sur le devant ?

*Cécilia.* Je l'ai vue , & j'ai ouï dire que c'étoit le tems.

*Le père.* Eh bien ; expliquez-le moi ; pourquoi est-il vieux ?

*Cécilia.* Oh ; parce qu'il a duré une éternité.

*Le père.* Pourquoi a-t-il des aîles ?

*Cécilia.* Parce qu'il est rapide , & qu'il s'envole.

*Le père.* Que veut dire cette faux ?

*Cécilia.* Elle indique , je pense , que le tems fauche & détruit tout , à-peu-près comme la mort.

*Le père.* Oui ; je crois cependant qu'un instrument , qui seroit moins rapide dans ses opérations , une pioche , par exemple , seroit plus analogue à l'action graduelle du tems ; mais pourquoi cette seule boucle de cheveux ?

*Cécilia.* J'y ai réfléchi , & n'ai pu le deviner.

*Le père.* Je ne m'étonne pas que vous y soyez embarrassée ; elle est relative au tems qui nous fournit les occasions de faire ou d'agir ; on doit les saisir quand il se présente , sans quoi il nous échappe pour ne plus revenir. De-là le proverbe :



« prendre le tems aux cheveux. » Et bien , à présent vous comprenez ce que c'est qu'un emblème.

*Cécilia.* Oui, je le crois; sans doute, les images de pains de sucre, sur les boutiques d'épiciers, & les figures de mortiers sur celles des apothicaires sont aussi des emblèmes ?

*Le père.* Non pas proprement; ce sont seulement les peintures des choses qu'on y trouve, parce que le pain de sucre est réellement dans la boutique de l'épicier, & le mortier dans celle de l'apothicaire. De même certaines choses qui appartiennent toujours à un certain rang ou à une certaine profession particulière, fournissent communément l'emblème dont on se sert pour désigner l'homme qui possède ce rang ou qui exerce cette profession. Ainsi, une couronne est l'emblème d'un roi, une épée celui d'un soldat, une ancre celui d'un matelot, &c. &c.

*Cécilia.* Je me rappelle que quand le capitaine Heartwell vint nous voir, il avoit une ancre sur tous ses boutons ?

*Le père.* Oui; c'étoit le gage ou l'emblème de son office à l'anirauté.

*Cécilia.* Mais vous m'avez dit qu'un emblème étoit un signe visible d'une chose invisible; cependant un capitaine de vaisseau n'est pas une chose invisible.

*Le père.* Il n'est pas invisible comme homme; mais sa profession est invisible?

*Cécilia.* Je ne comprends pas bien cette distinction.

*Le père.* La profession est une qualité qui peut appartenir également à un grand nombre d'individus, quelque différence qu'il y ait entr'eux dans l'apparence & la forme extérieure. On peut en revêtir ou en dépouiller l'individu, sans lui faire éprouver aucun changement visible. Le capitaine Heartwell donneroit sa démission, & vous paroîtroit le même homme qu'auparavant; il est donc clair que, dans ce cas, ce qu'il auroit perdu seroit une chose invisible; c'est une de ces idées créées par l'entendement, & qui diffèrent de celles que font naître les objets qui frappent nos sens.



*Cécilia.* Je comprends, à présent.

*Le père.* J'ai ici quelques peintures emblématiques; voyons si vous pourrez trouver leur signification.

*Cécilia.* Je m'amuserai beaucoup à l'essayer.

*Le père.* Voici un homme arrêté sur le sommet d'une pente escarpée, & qui, voulant monter encore, dresse une échelle & l'appuie contre un nuage.

*Cécilia.* Voyons, j'imagine que c'est un ambitieux?

*Le père.* Comment l'expliquez-vous?

*Cécilia.* Il est déjà à une grande hauteur; mais il a la passion de s'élever encor davantage; & il s'aventure sur l'échelle, quoiqu'elle n'ait d'appui qu'un nuage, & qu'elle soit suspendue sur un précipice.

*Le père.* Très-bien. Voilà un autre homme qui a les yeux bandés, & qui traverse un torrent furieux sur des pierres glissantes.

*Cécilia.* Il tombera sûrement dedans; je suppose que c'est un de ces hommes qui se précipitent dans le danger sans considérer où ils vont.

*Le père.* Oui; & vous pouvez l'appeler un téméraire. Regardez cette main qui sort d'un nuage noir, & qui met un éteignoir sur une lampe.

*Cécilia.* Je la vois; si c'est la lampe de la vie, la main qui l'éteint c'est la mort.

*Le père.* Très-juste; voyez ce vieux bâtiment à demi ruiné, & étayé de toutes parts, remarquez la figure du tems qui scie une des étaies.

*Cécilia.* Ce doit être la vieillesse, sûrement?

*Le père.* En effet: la feuille suivante représente un homme appuyé sur une bequille rompue.

*Cécilia.* Je ne sais pas trop qu'en dire,

*Le père.* Il désigne l'instabilité; il pourroit désigner aussi la folle confiance. Voici un homme penché sur un cadran solaire, une chandelle à la main.

*Cécilia.* Je suis en défaut sur celui-là aussi.

*Le père.* Réfléchissez qu'un cadran est



combiné de manière à ne marquer l'heure qu'à la lumière du soleil.

*Cécilia.* Alors cet homme ne sait absolument pas ce qu'il fait ?

*Le père.* Aussi, c'est l'ignorance. Voilà une canne dont le bout est dans l'eau & qui paroît courbée ; qu'est-ce que cela dénote ?

*Cécilia.* Est-ce que le bâton est réellement courbé ?

*Le père.* Non ; mais c'est une certaine propriété de l'eau qui lui donne cette apparence.

*Cécilia.* Ce doit donc être l'emblème de l'illusion.

*Le père.* En effet. Je suis sûr que vous devinerez d'abord quel est ce pauvre compagnon qui court tant que ses jambes peuvent le porter, & qui se tourne pour regarder son ombre.

*Cécilia.* Je m'imagine que c'est la crainte ou la peur ?

*Le père.* Oui ; vous pouvez l'appeler comme il vous plaira. Mais, qui est ce  
seneur

seneur qui répand la semence sur les guérets ?

*Cécilia.* Laissez-moi le considérer : je me rappelle qu'il y a dans la bible une parabole sur la semence ; cela doit avoir quelque rapport avec l'instruction.

*Le père.* Très-bien ; mais cela peut aussi représenter l'espérance ; car personne ne sème, sans se flatter de faire une récolte. Que pensez-vous de cette chandelle placée devant un miroir qui en réfléchit l'image la plus exacte ?

*Cécilia.* Je ne sais pas ce que ce peut être.

*Le père.* C'est un emblème de la vérité, dont l'essence consiste à recevoir l'image fidelle des objets, & à la réfléchir dans notre esprit ; l'objet est ici lumineux pour peindre la clarté brillante de la vérité. Voici une colonne élevée, ce fil tendu par un plomb & suspendu à côté d'elle lui est exactement parallèle, ce qui nous fait juger qu'elle est parfaitement perpendiculaire.



*Cécilia.* Je suppose que cela doit représenter la droiture.

*Le père.* Oui ; ou en d'autres termes, la rectitude ; la force & la stabilité de la colonne indiquent aussi la sécurité produite par cette vertu. Vous voyez ici une femme débrouillant & dévidant un écheveau de fil emmêlé.

*Cécilia.* Il lui faut beaucoup de patience.

*Le père.* Aussi c'est la patience elle-même ; la poule, qui couve à côté d'elle, est un second emblème de la même vertu qui aide à l'interprétation. Que pensez-vous de cette charmante femme qui regarde avec tant d'affection les plantes qu'elle arrose ?

*Cécilia.* Ce doit être la charité.

*Le père.* Fort bien ; ou si vous voulez, la bonté ; c'est à-peu-près la même chose. Enfin, voici une dame d'une physionomie sérieuse & réservée ; elle met un doigt sur ses lèvres, & tient une bride dans l'autre main.

*Cécilia.* Le doigt sur les lèvres indique le silence ; la bride doit signifier l'assu-

jettissement, je parie que c'est une maîtresse d'école.

*Le père.* Ah, ah ! j'espère bien qu'il y a quelques maîtresses d'école douées de cette vertu, car c'est la prudence ou la discrétion. Nous voilà à la fin de nos peintures allégoriques, & à tout prendre, vous les avez très-bien interprétées.

*Cécilia.* Mais j'ai une question à vous faire, papa ; dans toutes ces peintures, & dans quelques autres de la même espèce que j'avois déjà vues, j'ai observé que les belles qualités ou les vertus sont toujours représentées sous la forme d'une femme ; quelle en est la raison ?

*Le père.* C'est certainement, ma chère, un compliment fait à la figure ou à l'ame des femmes. Si c'est d'elles que le peintre emprunte ses plus nobles emblèmes, c'est qu'il sent que les belles formes des femmes rendront ses allégories plus agréables, ou qu'il pense que leur aimable caractère les fera paroître plus fidelles. Je crois que c'est la première idée qui le décide ; mais si vous lui attribuez la seconde, je ne le



trouverai pas mauvais. Je puis vous citer une très-forte autorité en faveur de la préférence que méritent les femmes sous le point de vue moral. Un grand voyageur, qui avoit parcouru presque toutes les contrées de l'Europe, & qui mourut enfin dans une expédition destinée à reconnoître la partie intérieure de l'Afrique, a rendu un hommage bien décisif & bien solennel à la supériorité du caractère des femmes tant sauvages que civilisées. J'en fus si frappé, que j'en ai mis une partie en vers; & si vous me promettez de n'en être pas trop vaine, je vous en donnerai une copie.

*Cécilia.* Oh ! je vous en prie.

*Le père.* Les voici, lisez-les.



ÉLOGE DES FEMMES

PAR LEDYARD.

« J'ai erré long-tems dans divers climats & dans diverses contrées. J'ai éprouvé les difficultés, les misères, les peines qui attendent partout l'étranger sans protection. »

« En portant ainsi mes pas incertains sur la surface du globe, j'ai vu parmi les hommes des dispositions diverses, mais partout j'ai trouvé les femmes bienveillantes & douces. »

« Tous les sentimens tendres leur appartiennent. La pitié est leur vertu : elles guérissent les plaies du chagrin avec le langage de la compassion. »

« Elles ne font point acheter le bienfait par des délais ou par des soupçons. Elles ne se détournent point de la suppliante misère : elles donnent avec empressement & avec grace. »



« Ouvrage de la bonne nature , obligeante , modeste , douce , gaie , la femme est la même par le cœur , au milieu du luxe des cours , & dans les déserts sauvages. »

« Quand j'étois tourmenté de la soif , épuisé de la faim , & que la main d'une femme m'offroit un secours , la nourriture la plus grossière prenoit un gout délicieux , & l'eau pure me sembloit un cordial restaurant. »

« Un doux regard , un ton caressant , relèvent une ame abattue. De l'Inde brûlante aux glaces du Pôle , les femmes sont partout la consolation du voyageur. »




---

 XXVIe. SOIRÉE.
 

---

 LES PLANTES A FLEURS COMPOSÉES.
 

---

*Le précepteur , George , Harry.*

*George.* POURRIEZ-VOUS , Harry , d'une seule bouffée de votre souffle , faire disparaître toutes les plumes d'une tête de dent de lion ?

*Harry.* J'essayerai.

*George.* Voyez ; vous en avez laissé presque la moitié.

*Harry.* Savez-vous faire mieux ?

*George.* Oui ; regardez.

*Harry.* Il en reste encore plusieurs.

*Le précep.* Vous avez là un joli jeu d'enfant : apportez-moi une de ces têtes , & nous verrons si nous ne pouvons pas en tirer un meilleur parti.

*Harry.* En voici une très-pleine.



*Le précep.* Savez-vous ce que c'est que ces plumes, puis-que c'est ainsi que vous les appelez ?

*George.* Je crois qu'elles appartiennent à la semence.

*Le précep.* Oui ; & elles méritent bien d'être examinées ; détachez-en une , & regardez - la au travers de ma loupe. A l'extrémité inférieure , vous verrez sa semence semblable à la pointe d'un dard ; il en sort une hampe mince & velue , couronnée par une plume étendue. Vous voyez là une flèche fabriquée par la nature.

*George.* Quelle précision dans les formes !

*Harry.* Quel fini dans le travail !

*Le précep.* Je suis sûr que du premier coup - d'œil vous en découvrez l'usage.

*George.* Elle est faite pour faire voler la semence au gré du vent ?

*Harry.* Et je suppose qu'ainsi elle se sème d'elle-même ?

*Le précep.* Certainement. C'est un des moyens de la nature pour disperser au

loin les semences , & leur faire atteindre tous les lieux propres à leur accroissement. Vous devez avoir observé d'autres plantes dont les graines sont également pourvues d'ailes semblables ?

*Harry.* Oh , oui ; il y a le sénéçon & le chardon.

*George.* Dans un jour de vent , j'ai vu l'air presque obscurci par le duvet des chardons.

*Le précep.* Cela est très - croyable : aussi vous ne voyez jamais un banc de terre nouvellement fait , ou un tas de fumier dans les champs , qui ne soit couvert de cette plante ; elle appartient , ainsi que celles que vous venez de nommer , à une classe nombreuse , digne d'être étudiée , & qui renferme les fleurs qu'on appelle composées.

*George.* Voulez-vous avoir la bonté de nous donner une leçon sur cette classe ?

*Le précep.* De tout mon cœur ; apportez-moi une dent de lion en fleur , une tête de chardon & une marguerite : si vous ne trouvez pas une marguerite com-



muné , la grande marguerite des blés sera tout aussi bonne.

*George & Harry.* Les voilà.

*Le précep.* Très-bien ; toutes trois sont des fleurs composées ; car , si vous les examinez de près , vous verrez qu'elles ne sont autre chose que la réunion d'un grand nombre de petites fleurs , enfermées dans une coupe commune : cette coupe est formée par des écailles couchées les unes sur les autres , comme les tuiles d'un toit.

*George.* Je les vois.

*Le précep.* Les fleurons ne sont pas tous d'une forme semblable. Dans les dents de lion , c'est un tube , du bout duquel le filet sort comme une espèce de langue. Dans les chardons , les fleurons sont disposés en entonnoir ; dans les marguerites , ceux du centre , qui forment ce qu'on appelle le disque , sont tubulés , tandis que ceux de la circonférence sont comme des rubans , & disposés en rayons ; & c'est de-là que les fleurs de cette sorte se nomment radiées.

A présent , prenez la loupe , & examinez les fleurons séparément ; pouvez-vous discerner leurs étamines & leur pistil ?

*George.* Oui.

*Le précep.* Vous pouvez remarquer qu'il y a cinq étamines qui s'unissent en un tube , au travers duquel passe le pistil , qui , à sa sommité , est partagé en deux lanières recourbées en-arrière.

*Harry.* Je le distingue avec la loupe ; mais j'ai peine à le voir à l'œil nud.

*Le précep.* C'est de cette réunion des sommets des étamines , croissant & fécondant ensemble , que Linnée a pris le caractère distinctif de la classe entière. Il l'a nommée syngénésie , de deux mots grecs qui expriment cette réunion : vous observerez en outre , que tous les fleurons reposent sur un siège ou un réceptacle au fond de la fleur ; c'est le coussin que vous voyez sur la tige de la dent de lion quand vous en avez soufflé les semences , & c'est de là qu'elles s'envolent une à une pour aller faire naître ailleurs une



plante parfaite. Telle est la structure générale des fleurs composées.

*Harry.* Ont-elles toutes des semences emplumées ?

*Le précep.* Non pas toutes, celles des marguerites ne le sont pas ; mais dans la plupart des espèces elles le sont.

*Harry.* Vu la peine que prend la nature à répandre les semences de ces plantes, j'aurois cru qu'elles formoient une classe très-utile ; mais vous ne m'avez pas dit que les chardons & le sénécion soient du nombre.

*Le précep.* Cette classe n'est effectivement pas très-recommandable, si vous restreignez vos idées d'utilité à ce qui est à l'usage de l'homme ; mais si vous les étendez à la créature entière, vous conclurez sûrement qu'elle doit jouer un grand rôle dans l'économie générale de la nature. Dans le fait, aucune autre famille de plantes ne nourrit une aussi grande quantité d'insectes, & n'est aussi importante aux petits oiseaux. Les semences de ces plantes font leur nourri-

ture, & leur procurent ce duvet si fin & si chaud dont ils tapissent leurs nids. A l'approche de l'hiver, vous verrez des volées innombrables de linots & de chardonnerets, qui becquettent parmi les chardons ; & vous savez que le sénécion est le mets favori des oiseaux en cage. Cependant la plupart de ces herbes sont désagréables & incommodes à l'homme ; la bardanne, le chardon & le mille-feuille offusquent les jeunes haies ; la dent de lion nuit aux prairies ; le grand *ragwort* & la chicorée gâtent les pâturages ; la camomille sauvage & l'œil de bœuf étouffent les blés. D'ailleurs, ces plantes ont en général un goût amer & désagréable, aussi les bestiaux n'y touchent guères : les marguerites cependant, & peut-être quelques autres, font, je crois, une exception.

*George.* Mais je suppose qu'il en est pourtant qui sont utiles à l'homme ?

*Le précep.* Oui, plusieurs, & de différentes manières. Quelques-unes qui ont un jus laiteux & amer sont employées

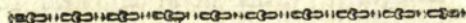


en médecine, & servent à purifier le sang & fondre les obstructions; la dent de lion, la chicorée, le laiteron sont de ce nombre. D'autres sont amères & aromatiques, comme la camomille, l'absynthe, la matricaire; elles sont connues pour fortifier l'estomac & chasser les vers. Les principaux ingrédients de la salade, la laitue & la chicorée blanche, sont aussi de cette classe. L'artichaux forme encore un article de nourriture assez singulier; la partie qu'on mange, & qu'on appelle le cœur, est le réceptacle de la fleur, sur lequel la bourre ou les semences avec leurs plumes sont implantées; on dit que quelques-unes des plus grandes espèces de chardons peuvent être apprêtées & mangées de la même manière: l'artichaux de Jérusalem, qui est la racine d'une espèce de tournesol, quand elle est bouillie, ressemble beaucoup à nos artichaux. Sur le tout, cependant, il n'y a qu'une bien petite partie des plantes de cette classe qui soit employée à la nourriture.

*George.* N'y a-t-il point de fleurs de jardin qui lui appartiennent?

*Le précep.* Plusieurs; & principalement celles d'automne. Les tournesols de différentes espèces, la plus grande mais non pas la plus agréable de nos fleurs, les asters, les reines marguerites, les verges d'or, les chrysanthèmes. Il y a très-peu de fleurs de cette classe qui aient une odeur agréable, & leur forme ne l'est pas non plus infiniment; mais elles brillent par leurs couleurs, & figurent très-bien dans les jardins après que celles du printems & de l'été sont passées. Voilà ce que j'ai de plus intéressant à vous dire sur les fleurs composées. Elles forment une classe difficile à étudier à fond, quoique facile à distinguer au premier coup-d'œil. Je vous ferai observer celles que nous rencontrerons dans nos promenades, & vous ferez ainsi connoissance avec elles.





## GRANDS HOMMES.

JE veux vous montrer un grand homme, dit un jour Mr. C. à son fils, dans le tems où l'on construisoit le canal du duc de Bridgewater. Pour cela, il le conduisit dans un lieu où une multitude d'ouvriers travailloit à élever une énorme jetée, sur le sommet de laquelle le canal devoit traverser une vallée profonde. Au milieu d'eux étoit un homme vêtu très-simplement, gauche dans les gestes, lourd dans son maintien, grossier dans toute son apparence, en un mot, un paysan comme tous les autres: il avoit un plan dans sa main, donnoit des directions autour de lui, & surveilloit le travail entier avec une attention profonde. Arthur, dit Mr. C., c'est-là le grand M. Brindley. Quoi! s'écria Arthur étonné, c'est-là un grand homme?

*M. C.* Oui, un très-grand homme; pourquoi êtes-vous surpris?

*Arthur.* Je ne sais; mais j'aurois cru qu'un grand homme avoit une toute autre apparence.

*M. C.* Peu importe l'apparence, s'il peut faire de grandes choses. Cet homme, sans aucun secours de l'éducation, est devenu par la force de son génie le premier ingénieur du siècle. Il perce des montagnes, élève des ponts sur des vallées, fait passer des aqueducs au travers des rivières navigables; enfin, il changera probablement la face du pays, en y introduisant des améliorations d'une valeur incalculable. On se perd quelquefois à chercher comment il viendra à bout de ses desseins; car, sans consulter personne, & suffisamment fort des merveilleuses facultés de son esprit, il trouve moyen de surmonter les obstacles les plus difficiles. Il a l'air d'un rustre, mais il a un esprit du premier ordre, & tel que, sur un million d'hommes, on n'en trouveroit peut-être pas un de cette trempe.



*Arthur.* Mais tous les hommes d'une habileté extraordinaire sont-ils proprement des grands hommes?

*M. C.* Ce mot a été diversement employé ; mais j'appellerai toujours un grand homme, celui qui opère de grandes choses par ses propres forces. On dépense souvent une grande habileté à des choses frivoles, ou on la perd par indolence & faute de l'exercer. Pour qu'un homme soit digne du nom de grand, il faut que l'objet de ses entreprises & de ses travaux soit grand & important, & que la vigueur & la persévérance accompagnent ses efforts.

*Arthur.* Tous les grands hommes que j'ai rencontrés dans mes lectures étoient des rois, des généraux, des premiers ministres, ou des personnages d'un état élevé.

*M. C.* Il est naturel qu'on les place à la tête de la liste des grands hommes, parce que leur sphère d'activité est plus étendue, & qu'ils ont une puissante influence sur le sort d'un grand nombre

de leurs semblables. Cependant ceux qui inventent des arts utiles, qui découvrent des vérités importantes, & contribuent ainsi au bien être & au bonheur des générations à venir, dans les parties du monde les plus éloignées, ceux-là jouent un rôle encore plus essentiel, & leurs prétentions au titre de grands hommes sont généralement plus fondées que celles des premiers ; il est plus certain que leurs œuvres leur appartiennent en propre. Lorsque vous voudrez apprécier la part réelle qu'un grand homme, dans un état élevé, a eue aux grands événemens qu'on lui a attribués, dépouillez-le, dans votre imagination, de tous les avantages extérieurs du rang & du pouvoir, & voyez quelle figure il auroit faite sans eux ; ou bien encore, substituez - lui de la même manière un homme ordinaire, & demandez-vous ce qu'il auroit pu opérer à cette place. Auguste & Louis XIV ont, l'un & l'autre, passé pour de grands princes ; mais privez - les de leur couronne, &



tous deux tomberont dans la classe de ces hommes ordinaires, qui presque toujours restent obscurs. Mais aucun changement de circonstances ne pourroit réduire Alfred le grand au niveau d'un homme ordinaire. Les deux premiers en quittant la vie, en cédant la couronne à leurs successeurs, laissèrent à peine un vuide; au lieu que la mort d'Alfred changea le destin de son royaume. C'est ainsi qu'avec Epaminondas tombèrent la gloire & la grandeur de Thèbes: il avoit donné à sa patrie une importance qui ne put lui survivre.

*A.* Le czar Pierre n'étoit-il pas un grand homme?

*M. C.* Il n'est pas bien certain qu'il ait mérité ce titre. Despote dans un grand empire, il pouvoit mettre en exécution tous les plans qu'il avoit adoptés, & ses plans en général avoient de la grandeur & de l'utilité; mais, maître comme il l'étoit des vies & des fortunes de plusieurs millions de sujets, il avoit à sa disposition une foule de moyens di-

vers; & il yeût plus de force, & je dirai presque de férocité, que de savoir & de jugement, dans la manière dont il poursuivit l'exécution de ses desseins. Cependant c'étoit, au moins, un homme extraordinaire. Quitter son trône, & aller au-dehors acquérir les connoissances nécessaires pour tirer son pays de la barbarie, étoit vraiment un trait de grandeur. Du reste un prince, véritablement grand, auroit su se donner des occupations plus utiles que celle d'apprendre en Hollande à construire des vaisseaux.

*A.* Qu'étoit Alexandre le grand?

*M. C.* Un grand conquérant, mais non pas un grand homme. Avec les armées bien disciplinées qu'il avoit héritées de son père Philippe, il lui étoit facile de culbuter les Asiatiques mal aguerris, & de défaire le grand roi, c'est ainsi qu'on appelloit le roi de Perse; mais quoiqu'il ait montré quelques traits d'un esprit élevé, il ne possédoit guères de ces qualités éminentes qui l'eussent distingué dans une condition obscure. Comparez



sa grandeur passagère, soutenue par des ministres & des généraux habiles, à l'influence que son précepteur, le grand Aristote, acquit & exerça sur l'esprit des hommes par la seule force de son génie, influence qui s'est étendue dans les parties du monde les plus civilisées, & qui dure encore deux mille ans après sa mort. Comparez aussi le rôle qu'ont joué les monarques Espagnols, maîtres d'immenses possessions en Europe & en Amérique avec celui de Cristophe Colomb, navigateur Gênois, qui pouvoit faire graver sur son tombeau: « Ci git qui donna un nouveau monde aux royaumes de Castille & d'Aragon. »

Les comparaisons vous apprendront à distinguer la grandeur de caractère de la grandeur de position: on les confond trop souvent. Celui qui gouverne un pays peut, en un sens, être appelé un grand roi; mais ce n'est plus qu'un titre appartenant au rang, comme celui du Grand Mogol & du Grand Seigneur. Il n'emporte pas plus de vraie grandeur personnelle

que le titre de Monsieur un tel, le grand écuyer, ou le grand veneur.

*A.* Un grand homme ne doit-il pas être aussi un bon homme?

*M. C.* Si un homme est grand parce qu'il fait de grandes choses, il ne s'ensuit pas que la bonté doive être nécessairement au nombre de ses qualités, puisqu'elle se rapporte principalement au but & au résultat des actions. César & Cromwel, par exemple, étoient des hommes capables des plus grands exploits; mais, ne les dirigeant point vers le bien public, & violant au contraire toutes les lois de la moralité pour satisfaire leur ambition, ils ont obtenu le titre de grands hommes pervers. Sous aucun rapport, cependant, un homme ne peut être grand sans posséder quelques vertus. Il doit être ferme, inébranlable, actif, au-dessus des difficultés & des périls; inaccessible enfin aux séductions de l'aise & du plaisir. Faute de ces qualités morales, quelques personnages doués de talens éminens, & d'un esprit élevé, n'ont pu mériter vrai-



ment le titre de grands. C'est en vain que les poëtes & les historiens Français ont décoré Henri IV du nom de grand ; le trop de facilité de son caractère , & son goût désordonné pour le plaisir , lui ont fait perdre les droits à ce titre devant le tribunal des juges impartiaux. Comme le pouvoir est essentiel à la grandeur , un homme ne peut être grand s'il n'a l'empire sur lui-même. Cet empire est le plus noble de tous les pouvoirs.

A. Après tout, ne vaut-il pas mieux être bon que d'être grand ?

M. C. Il y a plus de mérite à être vraiment bon , parce que c'est à nous-mêmes que nous devons d'y parvenir ; au lieu que les talens qui mènent à devenir vraiment grand , sont un don de la nature : l'étude & l'exercice peuvent les perfectionner ; aucun effort ne peut les acquérir ; mais si la bonté doit être l'objet de notre amour & de notre estime , la grandeur mérite notre admiration & notre respect. Ce M. Brindley , que vous voyez là , d'après tout ce que j'en

j'en ai ouï dire , est vraiment un digne homme ; mais ce n'est pas sous ce point de vue que je vous l'ai montré : j'ai voulu vous faire voir en lui une de ces rares & sublimes productions de la nature qu'on ne peut contempler sans étonnement , & même sans une espèce de vénération. Pour devenir grand , il faut avoir un sentiment éclairé de la vraie grandeur.

---

ORDRE & DÉSORDRE ,

*Conte de fées.*

---

JULIETTE étoit une aimable enfant , pleine d'heureuses dispositions , mais négligeante. Elle auroit fait très-bien ses leçons , mais communément elle perdoit beaucoup de tems , & se laissoit distraire par des objets étrangers à ceux qui devoient l'occuper. Quand elle vouloit se mettre à coudre , il falloit , pour l'ordi-



naire, chercher son sac à ouvrage dans une place, & le papier de fil dans une autre; ses ciseaux étoient tombés de ses poches sur l'escalier, & son dez rouloit autour de la chambre. Si elle avoit à écrire, son cahier ne se trouvoit pas, l'encre étoit sèche, les plumes neuves & vieilles étoient en désordre autour de l'encrier; l'ardoise & la craie ne se rencontroient jamais ensemble. Si elle faisoit ses leçons; le dictionnaire anglois venoit toujours à la main au lieu de la grammaire française; & quand on devoit lire un chapitre, c'étoit Robinson Crusé qu'elle ouvroit au lieu du testament.

La maman de Juliette se fatiguoit à l'enseigner, & se rebutoit. Elle prit le parti de l'envoyer passer quelque tems à la campagne, chez une vieille dame très-bonne femme, mais très-sévère avec les jeunes personnes. Là, tous les jours, après déjeuner, on l'enfermoit seule dans une chambre sur l'escalier, jusqu'à ce qu'elle eût fini sa tâche. Cette maison étoit du très-petit nombre de celles que

les fées visitent encore. Une d'elles, dont le nom étoit Désordre, prit plaisir à tourmenter la pauvre Juliette. Sa figure étoit épouvantable, sa taille étoit contrefaite, ses yeux étoient louches, ses cheveux pendoient sur son visage, ses habits étoient enfilés tout de travers, déchirés & en lambeaux. Elle obtint de la vieille dame l'emploi de donner à Juliette la tâche de chaque jour.

Un matin elle arrive avec un sac d'ouvrage plein de fils de soie, de toutes sortes de couleurs, mêlés & entortillés ensemble, & une fleur très-distinctement travaillée à copier. C'étoit une pensée, dont les couleurs & les nuances étoient imitées avec beaucoup d'adresse & de soin. Mademoiselle, dit-elle, ma maîtresse vous envoie un ouvrage à faire; & elle insiste pour qu'il soit fini avant dîner.

Vous trouverez tous les matériaux dans ce sac. Juliette prit la fleur & le sac, elle renversa toutes les soies sur la table, très-lentement, le rouge, le pourpre, le bleu, le jaune, & à la fin se fixant sur



une de ces couleurs, commença à travailler. Après avoir fait deux ou trois points & regardé son modèle, elle s'aperçut qu'il manquoit une ombre; il fallut tirer cette nuance du faisceau; il se passa bien du tems avant qu'elle l'eût trouvée, & il fut bientôt nécessaire de la changer contre une autre. Juliette, voyant que de ce train l'ouvrage prendroit le jour entier au lieu de quelques heures, jeta son aiguille & se mit à pleurer. Après avoir été assez long-tems dans cet état, elle tressaillit au son de quelque chose qui marchoit sur le plancher; ôtant son mouchoir de dessus ses yeux, elle vit s'avancer une femme en mignature. Ce charmant petit être étoit droit comme une flèche; ses cheveux sembloient sortir de dessous le peigne, il n'y avoit pas un faux pli sur un seul de ses vêtements. Ma chère petite, dit-elle à Juliette, je vous ai entendu pleurer; je sais qu'au fond vous êtes une bonne enfant, & je viens à votre secours. Mon nom est Ordre. Votre maman me connoît bien, quoique

ce soit la première fois que vous me voyez, mais j'espère que nous nous lierons dans l'avenir. A ces mots, sautant sur la table, elle frappa de la baguette le tas de soies entortillées. Au même instant les fils se séparèrent, & se placèrent d'eux-mêmes sur une longue ligne, formée de petits éveaux, dans chacun desquels la même couleur étoit réunie, & qui, rangés à côté l'un de l'autre, donnoient successivement toutes les nuances dans leur suite naturelle. Juliette revenue enfin de sa surprise reprit son ouvrage, & le trouva facile & agréable; la fleur fut finie pour l'heure du diaer, & lui mérita de grands éloges par la netteté de son exécution.

Le jour suivant, la méchante fée vint avec un gros livre sous son bras. Ceci, dit-elle, est le livre de ménage de ma maîtresse; elle demande que vous tiriez ce matin un compte exact de ce que lui a coûté la dernière année dans tous les articles de ménage, en y comprenant les habits, les rentes, les taxes, les ga-



ges , &c. &c. Vous placerez séparément le montant des articles divers , du boulanger , du boucher , de la marchande de modes , du cordonnier , & ainsi de suite ; vous prendrez un soin particulier de n'en pas omettre un seul. Voilà une main de papier & quelques plumes. Elle accompagna ces derniers mots d'une malicieuse grimace , & la laissa.

Juliette pâlit à l'idée de cette tâche ; elle ouvrit le gros livre , & vit toutes les pages écrites très-serrées , mais de la manière la plus confuse. D'un côté il y avoit : Payé M. Crusty pour une semaine de pain « tant. » Payé une demi-année de rente « tant. » Payé à M. Pinktoe pour souliers « tant. » Ensuite venoit un compte du boucher ; puis la partie d'un marchand , & plus loin celle du faiseur de chandelles. Que ferai-je ! s'écria la pauvre Juliette : par où commencer , & comment pourrai-je éplucher toutes ces différentes choses ! Y eut-il jamais de tâche si pénible & si embarrassante ? Oh si ma bonne petite amie

revenoit avec sa baguette ! A peine avoit-elle proféré ces mots , que la fée Ordre parut. Ne vous effrayez pas , ma chère ; j'ai entendu votre vœu & vais me hâter de l'accomplir : donnez-moi votre livre. Elle tourna plusieurs feuilles & s'écria : Je vois que ma méchante petite sœur vous a joué un tour. Elle vous a apporté le journal , au lieu du grand livre , mais je redresserai la chose. A l'instant elle disparut , & revint avec un autre livre , dans lequel elle montra à Juliette chacun des objets divers inscrit au sommet d'une page particulière , & tous les articles relatifs tirés du journal & portés les uns au-dessous des autres à leur page ; ainsi elle n'avoit plus rien à faire que d'additionner les sommes & d'en réunir le montant : aussi Juliette , qui comptoit fort bien , ne mit pas beaucoup de tems à finir sa tâche. A dîner elle produisit son compte très-nettement dressé sur une feuille de papier.

Le jour suivant , le bourreau de Ju-



liette lui apporta une grande boîte pleine de lettres imprimées sur des petits morceaux d'ivoire, lettres capitales & lettres communes de toutes sortes, mais confondues pêle-mêle, comme si on les avoit secouées dans un sac. Mademoiselle, lui dit-elle, avant dîner vous copierez exactement ce poëme, avec ces lettres d'ivoire que vous placerez ligne par ligne sur le plancher de votre chambre. Juliette crut d'abord que cette tâche seroit assez amusante; mais à peine l'eut-elle entamée, qu'à chaque lettre ce fut un nouvel embarras; toutes lui venoient à la main, hormis la bonne: elle avançoit donc très-lentement, & le poëme étoit long. Il étoit clair que la nuit viendroit avant qu'elle eût fini. Elle s'assit à terre invoquant sa bonne amie, sa seule ressource.

Ordre étoit tout près, & n'avoit pas cessé de la surveiller. Elle se rendit visible, & frappa les lettres de sa baguette. A l'instant elles s'arrangèrent d'elles-mêmes alphabétiquement sur deux

lignes, l'une de grandes, l'autre de petites. Dès-lors le travail de Juliette s'expédia si rapidement, qu'elle appela son hôtesse une heure avant dîner, pour lui montrer sa tâche finie.

La bonne dame l'embrassa & lui dit: J'espère que vous êtes à présent pleinement convaincue de l'avantage de l'ordre. Je ne vous confinerai pas plus long-tems pour faire vos tâches, & vous pourrez y travailler à côté de moi. Juliette fit tous ses efforts pour lui plaire; elle mit à tout ce qu'elle faisoit beaucoup de régularité, & réforma toutes ses habitudes de négligence. Quand on la renvoya à sa mère, ce fut avec des présens destinés à lui rappeler constamment la beauté & l'avantage de l'ordre.

C'étoit un médailler de monnoies angloises, dans lequel toutes les pièces d'or & d'argent à l'empreinte de nos Rois étoient arrangées dans l'ordre de leurs règnes; une collection de plâtres des Empereurs Romains; un cabinet



de belles coquilles classées selon le meilleur système ; une boîte complete de couleurs ; une autre de crayons assortis de toutes les nuances des couleurs primitives. Enfin , une très - jolie ménagère avec tous les outils appartenant à une couturière , & une bonne provision d'excellentes aiguilles.




---

 XXVII<sup>e</sup>. SOIRÉE.
 

---

 LES QUATRE SŒURS.
 

---

NOUS sommes quatre sœurs. J'ai quelques raisons de croire que je ne suis pas bien traitée par les trois autres , & par le monde. Qu'il me soit permis de vous donner une esquisse de notre histoire & de nos caractères. Vous ne vous étonnerez pas qu'il y ait entre nous de fréquentes disputes , quand je vous dirai que , dans notre enfance , nous nous battions sans cesse , & que dans nos débats à qui auroit la primauté , le bruit , le fracas & la confusion étoient portés à un tel point , que pendant ces scènes perpétuelles de tumulte & de désordre , personne ne pouvoit vivre avec nous. Ces querelles cependant furent terminées par une puissante interposition ,



chacune de nous se vit assigner sa place, & nous reçûmes l'ordre strict de ne pas empiéter sur les limites de nos propriétés respectives, mais de réunir nos efforts pour le bien de la famille. Ma première sœur, ( je l'appelle ainsi ) parce que nous lui avons généralement attribué la préséance, est, je dois le confesser, d'un caractère & d'un esprit très-actifs : elle a plus de vivacité & de brillant que nous, mais elle est très-inflammable ; & quand une fois sa fureur est montée à un certain degré, elle devient si méchante, que pour dire ce que je pense, malgré toute son ambition, elle est faite pour être bonne servante, mais très-mauvaise maîtresse. Je suis presque honteuse d'avouer que, malgré son apparence légère & délicate elle a un appétit des plus ardens, & dévore tout ce qui se trouve en son chemin. Cependant elle est comme ces grands mangeurs qui sont toujours maigres, elle ne fait pas honneur à ses hôtes. Quelquefois elle a consumé les

provisions de mes greniers & de mes magasins, mais tout cela a été perdu pour elle. On l'a même surprise dans une boutique d'huile, & dans celle d'un faiseur de chandelles, profitant du tems où chacun dormoit, pour lécher avidement tout ce qu'elle trouvoit ; à la vérité, toutes les personnes prudentes sont en garde contre ses tours, & , quoiqu'elle soit admise dans les meilleures maisons, on ne cesse pas de l'y veiller de près. Je ne dois point oublier de vous dire que, dans un certain pays, ma sœur fut autrefois traitée avec un profond respect : elle y étoit logée dans un édifice somptueux, & avoit autour d'elle un nombre de jeunes filles, d'entre les plus belles & les plus nobles, destinées à la servir, à la nourrir, à prendre soin de sa santé ; en un mot, elle y étoit regardée comme un être supérieur au reste de la nature. Là, sa sévérité envers ses servantes ne se démentit jamais, & si l'une d'elles négligeoit son devoir, ou avoit le malheur



de faire un faux pas, rien ne pouvoit la sauver; ma sœur brûloit la pauvre enfant toute vivante. J'ai moi-même appris en secret d'une autorité respectable, qu'elle vouloit une fois ou l'autre me mettre à mort, ainsi vous ne vous étonnerez pas si j'observe ses mouvemens avec inquiétude.

Celle de mes sœurs qui vient après elle, pousse si loin l'apparence de la modestie & de l'humilité, qu'elle cherche toujours les places les plus basses. Elle est à la vérité d'une humeur facile; souvent elle sourit avec douceur & d'un air pacifique, mais elle se met facilement en colère, &, quand elle est travaillée (ce qui lui arrive souvent) par une troisième sœur dont je vous parlerai tout à l'heure, elle devient une vraie furie; elle est si sujette à s'agiter par des transports soudains, qu'on la soupçonne quelquefois d'être lunatique. Il y a autant d'antipathie entr'elle & ma première sœur qu'entre les deux frères Thébains, & jamais elles ne se

rencontrent, sans faire les derniers efforts pour se détruire mutuellement. Celle-ci est toujours prête à s'unir intimement avec moi, mais ce n'est pas toujours pour mon bien. Il y a dans notre famille une tradition qui porte, que, lorsque nous étions encore toutes jeunes, elle entreprit une fois de me noyer; elle me tint au fond pendant un tems considérable; ma tête cependant gagna le dessus, mais dès-lors ma constitution a été fort altérée. Depuis cette époque, elle n'a point renouvelé d'entreprise aussi atroce; seulement elle empiète continuellement sur ma propriété, & même, lorsqu'elle paroît le plus tranquille, elle est très-insidieuse, & sait si bien mener & sapper, que son art perfide est beaucoup plus redoutable qu'une violence ouverte. J'ai, à la vérité, le droit de lui faire des remontrances; mais il est reconnu que rien ne fait sur elle une impression durable. Quant à ma troisième sœur, j'ai déjà parlé des mauvais offices qu'elle me rend lors-



qu'elle se ligue avec la précédente, qui est entièrement sous son influence ; elle est d'ailleurs d'un tempérament très-inégal, tantôt chaud, tantôt froid, personne ne sait comment la prendre ; sa légéreté a même passé en proverbe, & ceux qui vivent avec elle n'en obtiennent rien de plus substantiel que le sourire des courtisans. Je dois ajouter qu'elle tient à son service trois ou quatre brutaux aux joues bouffies, qui, quand ils sont fâchés, pensent n'avoir rien d'autre à faire que de culbuter le monde devant eux. Elle se joint quelquefois avec ma première sœur, & leur violence, alors, me secoue tellement, que quoique robuste, je tremble comme si j'étois dans un accès de fièvre.

Quant à moi, je suis d'un vigoureux tempérament ; point brillante à la vérité, mais bonne & libérale ; précisément une lady Bountiful. Chacun tâte de ma bienfaisance, & je suis d'un caractère si reconnoissant, qu'il est avéré que je rends au centuple les présens qu'on me fait.

Je nourris & j'habille tous mes enfans, & même je procure une maison saine au misérable qui n'en a point d'autre. Je supporte sans murmure tous les mauvais traitemens ; on me foule aux pieds, on me déchire, on me porte les coups les plus aigus, on pille les trésors que j'ai cachés dans mes réduits les plus secrets : malgré cela, je suis toujours prête à rendre le bien pour le mal, & je travaille continuellement aux plaisirs ou au bien d'autrui. Cependant ce monde est si ingrat, que, parce que je n'ai pas l'enjouement & l'activité de mes sœurs, on me dénigre comme lourde & pesante ; & si une personne qui entre dans une chambre tourne ses yeux sur moi, on la regarde comme stupide, mal élevée ; on ne la croit plus faite pour la bonne compagnie. J'ai cependant la satisfaction de voir les hommes s'incliner vers moi quand ils vieillissent, & ceux qui me dédaignent orgueilleusement, finissent toujours par tomber dans mon sein. Vous désirez probablement d'avoir une description de ma personne.



Je ne suis pas une beauté régulière ; quelques-uns de mes traits , pris séparément , sont durs & très-saillans , mais j'ai tant de variété d'expression , quelques-uns de mes détails ont tant d'élégance , que ceux qui me considèrent avec attention me trouvent toujours de nouveaux charmes ; & l'on peut vraiment dire de moi , & pour bien plus de tems , ce que Titus disoit de sa maîtresse :

“ Pendant cinq ans entiers , tous les jours je la vois ,

“ Et crois toujours la voir pour la première fois. ”

Quoique mère depuis long-tems , j'ai encore un air de jeunesse & de fraîcheur , relevé par les vêtemens les plus riches & les plus variés , car je les choisis avec soin , & les assortis toujours à la saison. Voilà ce que j'ai de plus caractéristique à vous dire de mes sœurs & de moi. Pour une personne de votre sagacité , il n'est pas nécessaire que je me signe. Celui qui découvrira l'une de nous , reconnoîtra bientôt les trois autres.

LE POUVOIR DE L'HABITUDE.

WILLIAM lisant un jour un livre de voyages à son père , tomba sur la relation suivante. « Les Andes , dans le sud de l'Amérique , sont les plus hautes montagnes du monde connu. Une route les traverse , & dans le milieu du chemin , entre le sommet & le pied , on trouve une station , où communément les voyageurs se rencontrent. La différence de leurs sensations à la même place est très-remarquable : ceux qui descendent la montagne fondent de chaleur , & peuvent à peine porter leurs habits , tandis que ceux qui la montent , frissonnent de froid , & s'enveloppent de leurs plus chauds vêtemens. Cela est étrange , s'écria William , quelle peut en être la raison ? C'est , reprit son père , une preuve frappante du pouvoir de l'habitude sur le corps humain. Le froid est si vif sur le



sommet de ces montagnes , que la plupart des voyageurs ont beaucoup de peine à y résister ; & dans la traversée le corps s'habitue tellement à la sensation du froid , qu'ensuite chaque diminution qu'ils en éprouvent en descendant leur paroît un degré de chaleur effective ; & quand ils arrivent à mi-montagne , ils sont excédés comme s'ils étoient dans le climat le plus brûlant. D'un autre côté , les vallées au pied de ces montagnes sont si excessivement chaudes , que toutes les fibres du corps s'y relâchent , & qu'on devient sensible au plus léger degré de froid ; c'est ce qui fait que la moyenne région paroît si rigoureuse au voyageur qui monte. »

La même chose arrive-t-elle toujours , reprit William , en traversant les montagnes ? Oui , dit son père , dans un degré proportionné à leur hauteur , & au tems qu'on met à les traverser ; mais un tems très-court suffit pour produire de semblables effets. Qu'un jeune garçon ait joué en roulant des balles de neige ;

qu'un autre se soit rôti devant un grand feu , & qu'ils se rencontrent dans le vestibule , si vous leur demandez compte de leurs sensations , elles diffèrent comme celles de nos voyageurs des Andes ; mais c'est seulement là un exemple de l'influence de ce principe universel , l'un des régulateurs de la nature humaine ; car le pouvoir de l'habitude est le même , quelles que soient les circonstances qui le mettent en jeu , & soit qu'il s'exerce sur l'esprit ou sur le corps. Vous pouvez considérer l'histoire que vous avez lue comme une similitude ou une parabole. La station centrale des montagnes ressemble à l'état mitoyen de la vie : de quel côté différent l'envisagent ceux qui sont réchauffés par le soleil de l'opulence , & ceux qui sont racornis par le souffle glaçant de la pauvreté ! Supposez que notre riche voisin fût tout-à-coup forcé de descendre à notre niveau & de vivre comme nous ; de se séparer de ses voitures , de ses chevaux , de ses chiens ; d'abandonner sa belle demeure , son parc ,



ses jardins ; de renvoyer tous ses domestiques à l'exception de deux ou trois , & de prendre une maison comme la nôtre ; quelle terrible chute ce seroit pour lui ! probablement il se trouveroit malheureux , & le monde le plaindroit. D'un autre côté , si le laboureur de la chaumière voisine devenoit tout-d'un-coup héritier d'une fortune de quelques cents livres de rente , & en conséquence s'environnoit de toutes les douceurs & les commodités que nous possédons , il se procureroit une maison plus logeable , de bons habits , une nourriture saine & abondante , un bon feu , des domestiques pour faire tous les ouvrages pénibles de la famille ; comme toutes ses connoissances le féliciteroient ! il se croiroit , pour ainsi dire , en paradis. Cependant , & lui & le duc , & nous-mêmes , sommes des hommes naturellement égaux , susceptibles des mêmes desirs , exposés aux mêmes besoins , peut-être tous d'une constitution également forte , également capable de supporter le travail & la peine. N'y

a-t-il pas , malgré cela - une aussi grande différence entre nos sensations qu'entre celles des voyageurs des Andes ? Oui , vraiment , dit William , & la cause est exactement la même ; elle tient à l'influence de l'habitude. Je le pense ainsi. De quelle importance il est donc pour mener une vie heureuse , de régler nos habitudes de manière que , dans toutes les vicissitudes possibles , ou du moins probables , nous ayons plutôt à gagner qu'à perdre.

*William.* Et comment cela peut-il se faire ? il n'est pas naturel que le duc vive comme nous : il ne l'est pas non plus que nous vivions comme le laboureur. Non certainement ; mais appliquons ce principe seulement aux personnes d'une condition moyenne , comme la nôtre ; nous devons user de nos avantages avec assez de modération , pour que notre bonheur n'en dépende pas , & ne soit pas absolument compromis si nous venons à les perdre en tombant dans un état plus bas. Quant à la



chance de nous élever plus haut, il n'est pas besoin d'y préparer nos habitudes, nous monterons assez promptement nos sentimens à l'unisson de ce changement d'existence. Contentons-nous d'une nourriture simple, accoutumons-nous à l'inclémence des saisons, évitons l'indolence, prenons plaisir à quelqu'emploi utile du corps & de l'esprit, servons-nous nous-mêmes, autant qu'il est possible, au lieu de nous faire servir dans les moindres occasions. Telles sont les habitudes qui nous rendent en quelque sorte indépendantes de la fortune, & nous assurent une dose honnête de jouissances dans tous les vicissitudes possibles, sauf peut-être celles qui nous précipiteroient dans un dénuement absolu.

Je vais vous raconter une histoire à cette occasion. Un marchand de Londres avoit deux fils, James & Richard. James s'accoutuma à toutes les douceurs qui étoient à sa portée, & devenu grand ce fut un beau monsieur. Il s'habilloit somptueusement, fréquentoit les lieux publics,

publics, avoit son chasseur en livrée, étoit membre des clubs les plus dispendieux. A la maison, il falloit qu'un laquais fût presqu'uniquement occupé à le servir : il eût cru au-dessous de lui de boucler ses souliers, & s'il avoit besoin de quelque chose placée à l'autre bout de la chambre, il sonnoit plutôt que de se lever pour l'aller prendre. Il faisoit quelques affaires au comptoir avant dîner, mais devoit le reste de la journée à l'indolence & au plaisir. Richard étoit d'un caractère tout différent : simple dans son maintien, aimant la vie domestique, donnant le moins de peine qu'il pouvoit aux autres. Il eût été honteux de se faire aider dans tout ce qu'il pouvoit faire aisément lui-même. Il étoit assidu aux affaires, & employoit ses heures de loisir à lire & à acquérir des connoissances utiles.

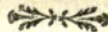
Ils étoient jeunes l'un & l'autre, & sans établissement, quand leur père mourut, ne leur laissant qu'un très-petit héritage. Comme ils n'avoient point un



capital suffisant pour suivre au même commerce, il fallut prendre de nouvelles mesures pour l'entretien : la première & la plus indispensable étoit une grande diminution de dépense. Ce fut un coup bien rude pour James, que cette privation de tous les plaisirs auxquels il s'étoit habitué.

La vie n'eut plus de prix à ses yeux. Il tomba dans un mélancolique abattement. Il hasarda toute sa petite propriété en billets de loterie, & fut entièrement ruiné : enfin, incapable de se remonter par l'industrie & la frugalité, il accepta une commission dans un régiment de nouvelles levées qui partoît pour l'Amérique, & bientôt après son arrivée, il prit la fièvre, & mourut. Dans le même tems Richard, dont les jouissances étoient fort peu diminuées par le changement de fortune, conserva sa gaîté, & s'accommoda sans peine à sa nouvelle situation. Il s'engagea comme commis dans une maison qui avoit eu des relations avec son père, & vécut aussi fru-

galemment qu'il étoit possible, sur son salaire. Il se logea décemment & se vêtit modestement, c'étoit tout ce dont il avoit besoin. Ses heures de loisir étoient employées à-peu-près comme auparavant ; un livre ou des amis raisonnables lui procuroient toujours une agréable soirée : insensiblement il gagna la confiance de ses chefs, qui de tems à autre augmentèrent ses émolumens. Chaque accroissement fut pour lui une source de satisfaction, parce qu'il sentoît vivement les plaisirs que l'habitude ne lui avoit pas rendus nécessaires. Dans la suite, il se fit un établissement par lui-même, & passa sa vie dans la jouissance modeste de l'état le plus assorti à son caractère.









excès, & ne se refusa aucun des plaisirs innocens qui pouvoient se présenter. Sa maison s'est toujours distinguée par une hospitalité honorable & une gaité décente; il s'est appliqué sans cesse à corriger le moral, & à améliorer la condition de ceux qui dépendent de lui. Il a étudié soigneusement les loix de son pays, & s'est rendu propre à administrer la justice avec autant de discernement que d'intégrité. Personne ne démêle avec plus de sagacité de quel côté est le bon droit, & ne choisit plus habilement les moyens de le faire prévaloir. Ses voisins de toutes les classes le consultent dans les affaires qui les embarrassent. Sa conduite loyale ne se dément point. Jamais il n'est passionné ni téméraire, jamais dans les extrêmes; il délibère toujours avant que d'agir, & agit ensuite avec autant de fermeté que de vigueur. Le voisinage entier lui doit vraiment la paix & le bon ordre dont il jouit; son opinion est la première chose dont on

s'informe dans les questions épineuses. Il jouit du respect du riche, de la confiance du pauvre, & de la bienveillance de tous.

*A.* Mais j'ai ouï quelques personnes mettre le vieil Harpy au même rang comme homme sage?

*M. C.* C'est un grand abus des mots, que de dire du vieil Harpy qu'il est sage; il ne l'est nullement: il est rusé, & le rusé est au sage ce que le singe est à l'homme, une mauvaise & méprisable caricature.

*A.* On le regarde comme très-adroit, n'est-ce pas?

*M. C.* Harpy a naturellement beaucoup d'intelligence, la tête nette & du sang froid; mais, dans tout le cours de sa vie, il ne s'est proposé d'autre but que de faire fortune par des moyens peu honnêtes. Connoissant à fond tous les détours, toutes les ressources de la chicane, il en a pris indignement avantage sur tous ceux qui lui ont confié le maniemet de leurs



affaires, & , sous prétexte de les assister, il est parvenu à s'assurer des droits sur leurs propriétés, souvent même à les en dépouiller. C'est ainsi qu'il est devenu extrêmement riche; aussi vit-il dans une grande maison, entouré d'un nombreux domestique, quelquefois même visité par des personnes d'un rang élevé; mais, au fond, il est généralement haï & méprisé. Il n'a pas un ami dans le monde; il le sait, & il est réellement misérable. Le soupçon & le remords pèsent sans cesse sur son cœur: de tous ceux qu'il a trompés, il est lui-même le plus déçu; & il s'est montré aussi fou dans le but qu'il a poursuivi, que fripon dans les moyens qu'il a employés.

*A.* Les hommes à grands talens & à grandes lumières ne sont-ils pas des hommes sages?

*M. C.* Ils le sont, s'ils emploient ces talens & ces lumières à se rendre plus heureux & plus utiles; mais il arrive trop souvent que leurs spécula-

tions ne sont avantageuses ni à eux-mêmes ni aux autres. Fréquemment ils négligent de modérer leur caractère pendant qu'ils cultivent leur esprit. Quelques-uns d'entr'eux ont été les plus querelleurs & les plus arrogans des mortels, & non moins fous ou non moins absurdes dans leur conduite que les plus ignorans des humains.

*A.* Mais un philosophe & un homme sage ne sont-ils pas la même chose?

*M. C.* Un philosophe est proprement un ami de la sagesse, & s'il la recherche de bonne foi, probablement il la trouvera plus souvent qu'un autre; mais pour être vraiment philosophe, ce n'est pas assez de la connoître, il faut la pratiquer.

*A.* Qu'étoient, je vous prie, ces sept sages de la Grèce, dont j'ai ouï parler dans mes leçons?

*M. C.* C'étoient des hommes distingués par leurs lumières & leurs talens; quelques-uns d'eux le furent aussi par leurs vertus. Mais le plus sage des Grecs fut



Socrate. Il mérita ce titre glorieux en décréditant les spéculations stériles & contentieuses, en leur substituant cette philosophie qui éclaire l'homme sur ses devoirs & sur son vrai bonheur ; enfin, en donnant lui-même le modèle de cette sagesse dont il enseignoit les préceptes.

*A.* Avons-nous eu dernièrement quelques personnes remarquables par leur sagesse ?

*M. C.* A mon avis, il a existé bien peu d'hommes plus sages que le docteur Franklin, mort dernièrement. Depuis l'état obscur d'ouvrier Imprimeur, par lequel il commença sa carrière, jusqu'à celui de plénipotentiaire de son pays, par lequel il la termina, il se distingua toujours par sa sagacité & son sens exquis à découvrir & à opérer ce qui pouvoit être le plus avantageux à lui-même & aux autres. Il étoit grand physicien, & on lui doit de très-belles découvertes ; mais il tourna de préférence ses recherches vers ce qui est

utile, & s'efforça toujours de tirer de ses spéculations quelque résultat pratique. Il entendoit parfaitement la conduite de la vie ordinaire, & avoit approfondi les moyens de la rendre douce & heureuse. Il a laissé des trésors de sagesse domestique, plus précieux, peut-être, que toutes les maximes tant vantées des philosophes de l'antiquité. Il n'a jamais perdu une occasion d'augmenter ses connoissances sur les grandes comme sur les petites choses ; & lorsqu'il pouvoit tirer quelqu'instruction d'un entretien avec un laboureur, il l'aimoit autant que la conversation d'un premier ministre. Il s'étoit fait une grande fortune par des moyens honorables. Ses jours se sont prolongés jusqu'à une vieillesse reculée, & sa tempérance lui a conservé les jouissances de la vie jusqu'à son dernier moment. Peu d'hommes ont eu des connoissances plus étendues ; peu d'hommes en ont fait un aussi bon emploi.

*A.* Un homme, je suppose, ne peut



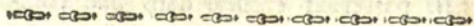
être sage sans avoir beaucoup de connoissances.

*M. C.* Il suffit qu'il ait toutes celles qui appartiennent à son état, & un paysan peut être aussi vraiment sage dans la place qu'il occupe, qu'un législateur dans la sienne. Vous vous ressouvenez de cette fable de Gay, où un berger donne des leçons de sagesse à un philosophe.

*A.* Oui; elle commence: « loin des cités vivoit un berger. »

*M. C.* Le berger de cette fable tire toutes ses maximes de conduite de l'observation des animaux; & l'on remarque en effet chez eux le caractère distinctif de la sagesse: ils tendent au meilleur but, par la meilleure route; mais ils doivent cette marche à l'impulsion d'un instinct infallible. L'homme, pour se conduire, a la raison; sa sagesse consiste à faire un bon usage de ce guide, à le suivre dans le chemin de la vertu: aussi la fable dont nous parlons finit-

elle ainsi: « ta réputation est bien méritée, répond le philosophe; tes vertus prouvent que tu es vraiment sage.



LES FANFARONS.

LE jeune Francis se promenoit avec son précepteur au travers d'un village. Ils furent excédés par deux ou trois chiens qui couroient après eux avec fureur, montroient les dents, aboyoient comme s'ils eussent voulu les déchirer, & sembloient sans cesse prêts à fondre sur eux. De tems en tems Francis les menaçoit de son bâton, ou prenoit une pierre pour la leur jeter; à l'instant les chiens fuyoient à toutes jambes, mais bientôt ils revenoient sur leurs talons. Cela dura jusqu'à la cour d'une ferme qu'ils devoient traverser pour continuer leur promenade. Un énorme mâtin étoit couché tout étendu, & prenoit le soleil; Francis redoutoit de passer près



de lui, & se serroit contre son précepteur autant qu'il le pouvoit : le chien ne fit pas la moindre attention à eux.

Ils passèrent ensuite dans une commune près d'un troupeau d'oies : ces impertinens oiseaux les assourdirent de leurs sifflemens, & les poursuivirent en étendant leurs longs cols, de l'air le plus grotesque. Francis rioit, quoique bien tenté d'appliquer un bon coup de canne à celle qui menoit la bande. Un peu plus loin, ils rencontrèrent un troupeau de vaches, qui païssoit avec son taureau. Francis n'étoit pas sans quelque appréhension ; mais ces animaux continuèrent tranquillement à paître, & ne levèrent pas même la tête à leur passage. Il est heureux, dit Francis à son précepteur, que les mâtins & les taureaux ne soyent pas si querelleurs que les petits chiens & les oies : mais quelle peut en être la raison ? La raison en est, reprit son précepteur, que les méchans petits animaux n'ayant pas de confiance dans leurs forces & leur cou-

rage, & se sentant exposés aux attaques de la plupart de ceux qu'ils rencontrent en leur chemin, pensent qu'il est plus sûr de jouer le rôle de Fanfaron, & de paroître attaquer ceux qu'en réalité ils redoutent ; au lieu que les animaux qui se sentent assez forts pour se défendre, ne soupçonnent point de mauvais desseins chez les autres, n'entretiennent personne d'eux-mêmes, mais conservent une dignité calme.

Vous observerez la même chose chez l'espèce humaine. Les hommes foibles, & à petit caractère, sont soupçonneux, querelleurs, pétulans ; ils s'élèvent avec vacarme contre les forces & les réputations supérieures qui les tiennent en respect, & ils prennent des airs d'insolence par pure poltronnerie ; mais les hommes vraiment grands sont calmes & modérés ; ils ne craignent point d'insulte, & n'en font point ; ils supportent même de légères attaques, contents du pouvoir de se faire droit quand l'occasion l'exigeroit.



---

 XXVIII. SOIRÉE.
 

---



---

 L'AMI A L'HEURE DU BESOIN.
 

---

GEORGE Cornish, né à Londres & élevé à la mer, avoit fait plusieurs fois le voyage des Indes en qualité de contre-maître, avant d'obtenir le commandement d'un navire pour le commerce de la compagnie. Il passa quelques années dans cette position, navigant d'un port à un autre, & résidant quelquefois dans les divers établissemens de la côte.

Il avoit gagné une petite fortune. Il n'étoit plus jeune; le désir de revoir son pays & sa famille s'empara de lui; il réalisa ses propriétés, & revint en Angleterre après seize ans d'absence.

Il se rendit à Londres, & alla d'abord s'informer d'un frère qu'il avoit laissé en

possession d'un emploi assez lucratif, & dont il n'avoit reçu depuis très-long-tems aucune nouvelle. Ce frère étoit mort, & la famille étoit dispersée. On s'adressa chez une de ses nièces qui étoit mariée, & qui vivoit à quelque distance de Londres. Il se fit connoître, en y arrivant, & fut reçu avec de grands témoignages de respect & d'affection par ses deux nièces, dont l'une n'étoit point mariée. L'idée de la fortune qu'il rapportoit de l'Inde contribua peut-être un peu à les rendre polies. Elles le pressèrent beaucoup de se fixer chez elles. De son côté, il leur témoigna tout le plaisir qu'il avoit à les revoir. Ils s'entretenirent en détail de tous les événemens de la famille depuis le moment où il avoit quitté le pays. On se fit de part & d'autre des complimens de condoléance sur la mort du père. Le capitaine, se livrant avec chaleur à l'expression de son amitié, annonça le désir de prendre soin des enfans de son frère, & de voir sa seconde nièce mariée aussi avantageusement que l'aînée paroiss-



soit l'être. « Mais , ajouta t-il , vous ne m'avez rien dit encore de ma petite Amélie , qui étoit si gaie. Je me souviens de sa figure comme d'hier. Il me semble que je la vois encore quand elle se glissoit derrière ma chaise pour tirer le pan de mon habit , & se faire embrasser par son oncle. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux ? » — « Hélas ! mon oncle , répondit l'aînée , elle a causé bien des chagrins à la famille ! C'étoit une étourdie ; & sa mauvaise conduite l'a perdue. Nous voudrions tous pouvoir l'oublier ! » — « Ah ! comment donc ! s'écria l'oncle , s'est-elle déshonorée , cette pauvre créature ? — Pas précisément cela , dans le plus mauvais sens du mot ; mais elle s'est avilie ; elle a fait la honte de sa famille par un mariage absurde avec un homme d'un état au-dessous du sien ; & tout cela a fini , comme on devoit s'y attendre , par une misère profonde. » — Allons , allons ! reprit le capitaine , j'aime encore mieux que ce soit cela. Un mauvais mariage est une chose fâcheuse ;

mais il y a de plus grands malheurs pour une jeune personne ; & , là où il n'y a pas de crime , il y a toujours du remède. — Et , je vous prie , qu'est-ce que c'est que l'homme qu'elle a épousé ? mon frère qu'a-t-il dit de ce mariage ? » Mais , mon oncle...., il y eut un peu de la faute de mon père , car il s'engoua de ce jeune homme qui donnoit des leçons de dessin dans la maison , & il s'obstina à ne point le chasser de chez lui , quoiqu'il fût averti du danger. Et puis , quand ce fut trop tard , il se mit dans une colère épouvantable , qui n'eut d'autre effet que de jeter Amélie dans les bras de son amoureux. Ils se marièrent , & se trouvèrent bientôt dans un embarras infini. Mon père , c'étoit tout simple , ne voulut rien faire pour eux ; & à sa mort , non-seulement il la déshérita , mais il exigea notre promesse de ne plus la regarder comme notre sœur. — Et vous le promîtes ? reprit le capitaine avec vivacité. — « Nous ne pouvions désobéir à notre père ; mais quoiqu'il ne fût plus décent pour nous



de la voir, nous lui avons souvent envoyé des secours. Où est-elle donc maintenant, je vous prie? Mais. . . . ils ont changé si souvent de demeure que. . . . il y a déjà quelque tems que nous les avons perdus de vue. — Quelque tems! & combien, je vous prie? — Peut-être six mois ou plus. — Pauvre délaissée! dit le capitaine à demi-voix, je n'ai pas promis, moi, de t'abandonner aussi! — Veuillez, je vous prie, ajouta-t-il en s'adressant à l'aînée de ses nièces, me donner l'adresse de la dernière maison que votre sœur a habitée, à votre connoissance. Elle parut embarrassée. Elle hésita long-tems; mais enfin elle la lui présenta. Mais, Monsieur, reprit-elle, vous ne songez pas, j'espère, à nous quitter aujourd'hui; mon domestique prendra toutes les informations que vous desirerez, & vous en évitera la peine: demain ma voiture vous mènera à la ville, & alors vous verrez ce que vous voulez faire. — Ma chère nièce, je suis mauvais dormeur, & sur-tout quand

j'ai quelque chose qui m'inquiète; d'ailleurs, je suis naturellement impatient, & je fais toujours mes affaires moi-même; ainsi, je vous prie de m'excuser, je vais vous souhaiter le bonjour. » En achevant ces mots, il prit son chapeau & s'en alla, à la très grande mortification de ses deux nièces.

Il s'achemina directement dans le quartier de Soho, à la rue & au numéro dont il avoit pris note. Ceux qui occupoient la maison où on l'avoit adressé, lui dirent que les personnes qu'il cherchoit l'avoient quittée depuis plusieurs mois, & qu'on ignoroit où elles étoient allé loger.

Le capitaine fut fort embarrassé; mais, tandis qu'il réfléchissoit au parti qu'il devoit prendre, la femme de la maison se souvint que M. Bland, (c'étoit le nom du maître de dessin) étoit employé à une certaine école, où l'on pourroit peut-être apprendre ce qu'il étoit devenu. Le capitaine alla aux informations dans cette école, & le maître lui apprit qu'en



effet, M. Bland y avoit été employé ; mais que depuis quelque tems il ne l'étoit plus. C'étoit , ajouta - t - il , un jeune homme sage & appliqué ; mais il étoit dans une position gênée , & il ne pouvoit pas être mis avec cette propreté que nous exigeons dans nos écoles , en sorte que je fus obligé de le congédier. Je vous assure , Monsieur , que je fis violence à mes sentimens dans cette occasion ; mais vous voyez vous-même qu'il n'y avoit pas moyen de faire autrement. — Le capitaine le regarda d'un air de mépris. « Et , je suppose , Monsieur , lui dit-il , que vos sentimens ne vous ont pas permis de vous informer dès - lors de ce qu'étoit devenu le pauvre malheureux ? — Quant à cela , répliqua le maître , chacun sait ce qu'il a à faire , & tout mon tems se trouve rempli par mes propres intérêts ; cependant je dois avoir encore son adresse : tenez , la voilà. Le capitaine , muni de ce renseignement , se hâta de diriger sa recherche en conséquence.

Il eût la mortification d'arriver trop

tard. M. Bland avoit quitté le logement ; mais ceux qui l'occupaient après lui dirent au capitaine , qu'il le trouveroit probablement au troisième étage d'une maison voisine. Il prit un petit garçon pour guide & s'y achemina. En montant un escalier tournant , il rencontra un homme qui portoit un lit sur ses épaules , puis un autre qui portoit un paquet de couvertures & de draps. Une femme le supplioit d'avoir pitié d'elle. Elle avoit un enfant dans ses bras. « Cruel ! disoit-elle , vous ne me laissez pas même un lit pour moi & mes pauvres enfans ! » Arrêtez , dit le capitaine , posez ce que vous portez. L'homme hésitoit ; mais l'ordre lui étant renouvelé d'un ton plus positif , il obéit. La femme regardoit cet étranger avec surprise ; il la fixoit avec intérêt. Au - travers de ses traits amaigris & de son extrême pâleur , le capitaine crut reconnoître quelque chose des graces de sa petite amie. Enfin , il lui dit d'une voix tremblante : êtes-vous Amélie Cornish ? C'étoit mon nom , répondit-elle. Je suis



votre oncle ! s'écria-t-il, & il la saisit dans ses bras en sanglottant comme s'il alloit étouffer. Mon oncle ! dit-elle, & elle perdit connoissance. Il se hâta de prendre l'enfant & de secourir la mère. Deux autres enfans accoururent effrayés. Amélie revint à elle. Oh, Monsieur, dans quelle situation vous me trouvez ! s'écria-t-elle. Hélas ! quelle situation en effet ! pauvre malheureuse ; mais il vous reste encore un ami.

Il lui demande alors ce qu'étoit devenu son mari. Elle raconta à son oncle, qu'à force de se fatiguer à donner des leçons, qui à peine leur rendoient de quoi se procurer du pain, il étoit tombé malade, & étoit actuellement dans un hôpital ; qu'elle avoit vendu successivement tous ses petits meubles pour vivre, & qu'enfin le maître de la maison venoit de faire saisir son lit pour être payé d'une partie du l'oyer qu'elle redevoit. Le capitaine commença par acquitter cette dette, & faire rapporter le lit ; ensuite il entra en conversation avec sa nièce

sur

sur les événemens les plus importans de sa vie.

« Ah ! Monsieur, je sens combien mes torts sont grands ; mais ils ne sont pas sans excuse peut-être. — Ils n'ont du moins pas été sans expiation. Quant à mon mari, je n'ai jamais eu la moindre raison de m'en plaindre ; il a toujours été rempli de tendresse & de bonté à mon égard : tout ce que nous avons souffert est l'effet du malheur, & non de l'inconduite. Il est vrai que quand nous nous mariâmes, nous n'examinâmes guères comment nous élèverions une famille. Son métier rendoit peu. Les maladies, les accidens nous firent bientôt tomber dans la misère, & nous n'avons jamais pu nous en relever. Mon pauvre mari a fait l'impossible. Il n'a jamais été un moment oisif tant qu'il a pu travailler, & il s'est constamment refusé tout à lui-même pour soutenir sa femme & ses enfans. De mon côté, j'ai fait de mon mieux ; mais l'extrême sévérité de mon père m'a fait perdre courage. Mes sœurs

Tome V.

E



nous ont fait parvenir quelques secours dans des occasions pressantes, où j'ai fait un effort pour leur en demander; mais depuis long-tems elles m'ont tout-à-fait abandonnée. Je commençois à croire que le ciel nous abandonnoit aussi, mais il vous a envoyé au moment de la détresse... « Et j'espère que ce sera pour votre bonheur! s'écria le capitaine en l'interrompant: Séchez vos larmes; vous êtes ma fille, vos enfans seront les miens: espérons de meilleurs jours. » †

La nuit approchoit. Il étoit trop tard pour chercher un autre logement. Le capitaine employa un voisin à leur procurer quelques subsistances dont ils manquoient absolument; ensuite il prit congé de sa nièce, en lui promettant de la revoir le lendemain de bonne heure. Elle ne chercha pas à le retenir, car il annonçoit l'intention d'aller immédiatement faire une visite au pauvre malade. Il se rendit en effet à l'hôpital, & demanda à voir le nommé Bland. Le médecin lui dit que ce malade,

sans être dans un danger actuel, étoit travaillé d'une fièvre lente, & extrêmement découragé. « Si vous me permettez de le voir, » dit le capitaine, « je crois que le cordial que je lui donnerai vaudra mieux que tous les secours de la médecine. » On le conduisit vers le lit du malade. Il s'assit auprès de lui, & lui dit: « M. Bland, vous ne me connoissez pas, mais je vous apporte des nouvelles de votre famille. » Le malade parut se réveiller comme d'une léthargie, & il fixa le capitaine sans lui rien dire. Celui-ci continua: « Peut-être avez-vous entendu parler d'un oncle que votre femme avoit aux Indes. Il est de retour en Angleterre... & c'est.... c'est moi. » En même tems il prit la main du malade, & la secoua de bonne amitié. Les yeux du pauvre Bland reprirent de la vivacité; il serra la main du capitaine de toute la force qui lui restoit; il la porta à ses lèvres, & il ne put articuler que ces mots: « Dieu vous bénisse! Ayez soin de ma



pauvre Amélie ! » — « Oui, oui ! j'en aurai soin, » s'écria le capitaine, « je serai son père & le vôtre : courage ! reprenez courage & tout ira bien. » En achevant ces mots il serra de nouveau la main au malade, & le laissa soulagé de la moitié de ses maux.

Le capitaine se mit en recherche d'un appartement garni, dès le lendemain de très-bonne heure ; & lorsqu'il se fut procuré ce qui convenoit, il se rendit en voiture chez sa nièce, qu'il trouva au milieu de ses trois enfans, tous aussi proprement mis que leurs petits moyens pouvoient le permettre. Il les embrassa tendrement, & soulagea la pauvre Amélie en lui parlant de son mari. Il les prévint ensuite qu'il avoit une voiture pour leur faire faire une promenade. Amélie ne comprenoit pas ce que cela pouvoit signifier ; mais pour les enfans, ils étoient enchantés, & ils descendirent avec un extrême empressement.

On s'arrêta d'abord à un magasin où l'on vendoit du linge, & où le capi-

taine pria Amélie de se pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire à sa personne, à son mari & à ses enfans. Delà ils allèrent à une boutique de hardes, où les enfans furent habillés de neuf, de pied en cap. Les deux aînés étoient aussi heureux qu'il est possible. Enfin, lorsque leur toilette fut complètement renouvelée, on fit un paquet des vieux habits, qu'on destina à quelque famille encore plus pauvre.

Le capitaine les conduisit ensuite au logement qu'il avoit arrêté, & qu'il avoit eu soin de faire tenir prêt à les recevoir. Amélie en montant l'escalier ne savoit où son oncle la conduisoit. Il la fit entrer dans un joli sallon, où il la fit asseoir. « Ceci, » lui dit-il ensuite, « est à vous, ma chère amie. J'espère que vous me permettrez de venir vous y voir de tems en tems. » — Amélie pâlit, & ne put point répondre. Enfin, un torrent de larmes vint la soulager. Elle se jeta aux pieds de son oncle, & sanglotta ses remerciemens.



Il s'empressa de la relever ; il l'embrassa tendrement ainsi que ses trois enfans , & lui glissant dans la main une bourse pleine d'or , il s'échappa à la hâte.

Il se rendit de-là à l'hôpital. Il trouva Bland assis dans sa chambre. Sa physionomie annonçoit un mieux sensible , & il étoit occupé à prendre quelque nourriture : le capitaine s'assit auprès de lui. « Dieu vous bénisse ! lui dit Bland , je vois maintenant que ce n'est point un rêve. Toute la nuit vous avez été présent à mes yeux , & je n'ai jamais pu éclaircir en moi-même si réellement je vous avois vu & parlé , ou si je n'avois eu qu'un accès de délire. Cependant j'éprouve un mieux marqué , & je viens de manger avec une sorte de plaisir que je n'avois pas éprouvé depuis bien long-tems. Mais puis-je savoir de vous , Monsieur , quelque chose sur la situation de ma pauvre Amélie & de mes enfans ? » — « Ils sont tranquilles & contents , mon bon ami , ré-

pondit le capitaine , & j'espère que vous ne tarderez pas à être heureux tous ensemble. »

Le médecin entra , & tâta le pouls du malade , « vous faites des cures étonnantes , Monsieur , » dit-il au capitaine , « son pouls est aussi bon que le mien. » — Le capitaine lui demanda s'il y auroit quelque danger à le transporter dès le même jour. Le médecin n'y trouva aucun inconvénient. Il prescrivit le régime à suivre ; on envoya chercher une chaise-à-porteurs , & le capitaine montra le chemin de la nouvelle demeure d'Amélie. Celle-ci entendit frapper à la porte de la rue ; elle se mit à la fenêtre , & voyant la chaise-à-porteurs que son oncle accompagnoit , elle accourut au bas de l'escalier. Le pauvre Bland , foible encore , ému à la vue de son épouse chérie , ignorant où l'on le conduisoit , se laissa porter jusqu'au haut de l'escalier , sans articuler une parole , & dans une espèce d'étourdissement. On le plaça sur un



Bon lit, sa femme & ses enfans l'entourèrent ; les voisins lui apportèrent un verre de vin, qui rappela ses forces & sa présence d'esprit. Alors commença la scène la plus attendrissante, & que le capitaine abrégéa autant qu'il le put, dans la crainte de l'ébranlement qui pouvoit en résulter pour le malade.

Les soins constans d'Amélie rendirent bientôt la santé à son mari. Ils reprirent de jour en jour l'air heureux qu'ils avoient perdu. Le bon oncle ne les quitta plus que par intervalles. Il les adopta comme ses enfans ; il les plaça d'une manière avantageuse, & jouit long-tems de leur reconnoissance. Il ne rompit pas tout-à-fait avec ses deux autres nièces ; mais il ne put prendre sur lui d'oublier leur conduite envers leur sœur ; & il eut soin de ne point les exposer à violer la promesse qu'elles avoient faite à leur père, & qu'elles avoient si bien tenue pendant les malheurs d'Amélie.

LE MAITRE ET L'ESCLAVE.

*Le maître.* A présent, vilain, qu'avez-vous à répondre sur cette seconde tentative pour vous échapper ? Il n'y a point de châtiment que vous ne méritiez.

*L'esclave.* Je sais bien que tout ce que je dirois seroit inutile. Je me soumets à mon sort.

*Le maître.* Mais n'êtes-vous pas un coquin, un scélérat endurci ?

*L'esclave.* Je suis un esclave ; c'est en dire assez.

*Le maître.* Je suis très-mécontent de cette réponse ! J'avois cru démêler en vous quelques traits d'un esprit supérieur à votre condition, & je vous ai traité en conséquence. Vous avez été bien nourri & bien logé ; je ne vous ai jamais surchargé de travail ; on vous a servi avec les soins les plus humains



quand vous étiez malade ; & c'en est-là le retour !

*L'esclave.* Puisque vous voulez bien converser avec moi comme avec un homme , je vais vous répondre. Qu'avez-vous fait , que pouviez-vous faire pour moi qui put compenser la liberté que vous m'avez ravie ?

*Le maître.* Je ne vous l'ai point ravie ; vous étiez esclave quand je vous achetai de bonne foi.

*L'esclave.* Donnai-je mon consentement à cet achat ?

*Le maître.* Vous ne pouviez pas le donner , vous aviez déjà perdu le droit de disposer de vous-même.

*L'esclave.* J'en avois perdu le pouvoir , mais non pas le droit. Je fus traîtreusement enlevé de mon pays , où je m'occupois d'un travail honnête. Je fus mis à la chaîne , vendu à un de vos concitoyens , traîné par force sur le vaisseau , conduit ici , & exposé à être vendu au marché comme une bête de somme ; c'est-là que vous m'avez acheté ;

Que voyez-vous dans cette marche ; dans cette suite de violences & d'injustices , qui puisse vous donner un droit ! Existoit-il chez le lâche qui me déroba , chez le marchand d'esclaves qui le pousoit à cette action , ou chez vous , qui encouragiez le marchand à amener sa cargaison de bétail humain pour la culture de vos terres ?

*Le maître.* Il est dans l'ordre de la Providence qu'un homme devienne le serviteur d'un autre ; il en a toujours été ainsi , & il en sera toujours de même. J'ai trouvé la coutume établie ; je ne l'ai pas créée.

*L'esclave.* Convenez du moins que le voleur qui vous met un pistolet sur la gorge peut faire le même argument. La Providence lui a donné un pouvoir sur votre vie & sur votre propriété : elle a donné à mes ennemis un pouvoir sur ma liberté ; mais elle m'a donné aussi des jambes pour échapper , & qu'est-ce qui pourroit me retenir quand l'occasion se présente de prendre ma re-



vanche des torts que l'on m'a fait souffrir ?

*Le maître.* La reconnoissance ; oui, je le répète, la reconnoissance ! depuis que je vous ai possédé, n'ai-je pas fait tous mes efforts pour adoucir votre infortune par de bons traitemens ? Cela ne vous impose-t-il aucune obligation envers moi ? Considérez qu'elle pouvoit être votre condition sous un autre maître !

*L'esclave.* Vous n'avez rien fait pour moi que vous ne fassiez pour vos bêtes de somme. Elles sont bien nourries & bien soignées ; vous ne les faites pas travailler plus que vos esclaves. Vous vous conduisez ainsi pour votre propre avantage ; &, si vous traitez vos hommes & vos bêtes mieux que quelques-uns de vos voisins, c'est que vous êtes plus avide & plus riche qu'eux.

*Le maître.* Vous pourriez dire encore, & plus humain.

*L'esclave.* Humain ! pouvez-vous mériter ce titre en gardant des hommes, vos semblables, dans un état de sujétion forcée ; privés de l'exercice de leur

libre volonté, exposés à toutes les rigueurs de vos caprices, ou à la brutalité de vos inspecteurs, qui peuvent tomber sur eux & disposer de leur ame & de leur corps selon votre bon plaisir, & à votre profit ! La reconnoissance peut-elle naître chez des créatures dans un tel état, pour le tyran qui les y retient ? Regardez ces membres ; ne sont ce pas ceux d'un homme ? Pensez que j'en ai l'ame aussi !

*Le maître.* Non-seulement j'avois l'intention de rendre votre vie passablement douce & heureuse dès-à-présent, mais encore je voulois pourvoir à ce qu'elle le fût également dans votre âge avancé.

*L'esclave.* Hélas ! qu'est-ce qu'une vie comme la mienne ! arraché de mon pays, séparé de mes amis, de tout ce que j'avois de plus cher au monde, contraint à travailler pour un maître sous un soleil brûlant ! vaut-elle la peine que je pense à la vieillesse ? Non, plutôt mon existence finira, & plutôt j'obtiendrai le soulagement auquel mon ame aspire.



*Le maître.* Il est donc impossible de vous retenir par aucun lien que ceux de la contrainte & de la sévérité ?

*L'esclave.* Il est impossible à ceux qui ont senti le prix de la liberté d'acquiescer à l'esclavage.

*Le maître.* Supposez que je vous rendisse la liberté.... compteriez-vous cela pour une faveur ?

*L'esclave.* Pour la plus grande possible ! car quoique cette restitution ne fût que le redressement d'un tort , je sais que le sacrifice de l'intérêt à la justice est trop rare , pour qu'on ne le loue pas quand il a lieu.

*Le maître.* Eh bien ; je veux être juste. Vous êtes libre.

*L'esclave.* A présent que je suis votre serviteur & non votre esclave , le premier retour que je dois à votre bonté , c'est de vous peindre librement l'état dans lequel vous vivez. — Vous êtes environné d'ennemis implacables, impatiens de trouver une occasion sûre de se venger sur vous & sur les autres planteurs de tou-

tes les misères qu'ils ont endurées : les plus naturellement généreux sont les plus indignes d'avoir été traînés ici & condamnés à une servitude perpétuelle. Croyez qu'aucune faveur de votre part ne peut adoucir l'opiniâtreté de leur ressentiment ; vous les avez réduits à l'état de bêtes brutes , & ils n'ont pas la stupidité des bêtes de somme , mais la férocité des animaux qui vivent de proie. Des forces supérieures peuvent seules vous donner de la sécurité ; aussitôt qu'elles vous manqueront, vous êtes à la merci de gens qui seront sans pitié : tel est le lien social entre le maître & l'esclave.

---

LA TERRE & SES ENFANS.

DANS un certain district du globe , les choses allèrent si mal pendant toute une année , que presque tous les êtres vivans , animaux & végétaux , portèrent leurs lamentations & leurs plaintes à la



terre leur mère commune. L'homme parut le premier. « O Terre ! dit il , comment pouvez-vous voir sans être touchée les calamités intolérables de votre progéniture favorite ? Le ciel ferme tous les trésors de sa bonté , & verse sur nos têtes les fléaux les plus cruels. Les tempêtes détruisent tous les ouvrages du travail de nos mains. Le feu & l'eau semblent se réunir & se confondre pour nous dévorer ; & , au milieu de tous ces désastres , un démon souffle dans nos âmes la rage de nous opprimer & de nous faire périr les uns les autres. Notre espèce toute entière paroît condamnée à la mort. O Terre ! intercède en notre faveur , ou fais-nous rentrer dans ton sein maternel , & dérobe-nous au spectacle de ces détresses accumulées !

Les autres animaux parlèrent ensuite par l'organe de leurs députés , le cheval , le bœuf & la brebis. Mère pitoyable , écoutez ceux de vos enfans qui reposent sur votre sein , & tirent leur subsistance de votre fonds nourissant ; nous sommes

désséchés par la soif , brûlés par la foudre , battus par la tempête ; les végétaux salubres refusent de nous nourrir , nous languissons dans les angoisses de la maladie , & la race des hommes nous traite avec une extrême rigueur. Jamais , sans un prompt secours , nous ne pourrions survivre encore une année. — Les végétaux , ceux qui tapissent la terre d'un vert gazon , ceux qui couvrent les champs de moissons ondoyantes , & ceux qui élèvent & étendent leurs rameaux dans les airs , adressent aussi leurs doléances. O ! notre généreuse mère ! s'écrient-ils. Vous , dont le sein s'entr'ouvre pour nous , & dont le suc vital circulé dans nos veines , ayez compassion de nous ! Voyez comme nous sommes flétris & languissans sous le funeste vent qui nous balaye ; combien nous sommes altérés en vain de la douce rosée du ciel ; comment des familles immenses d'insectes malfaisans nous percent & nous dévorent. Les troupeaux affamés nous arrachent avec les racines , & les hommes dans leur furie



intestine , nous ravagent avant le tems de la maturité. Déjà quelques-unes de nos races sont entièrement désolées, & si vous ne nous sauvez, l'année qui s'avance sera le témoin de notre destruction totale.

Mes enfans, dit la Terre, j'existe depuis des millions d'années, & à peine s'en est-il passé une seule sans que de semblables plaintes se soient élevées, ou d'une contrée ou d'une autre : cependant tout est resté à-peu-près dans le même état, & aucune espèce d'êtres créés ne s'est complètement perdue. Les malheurs d'une année sont remplacés par celle qui la suit : les végétaux peuvent quelquefois être brûlés ; mais la semence de leurs successeurs est en sûreté dans mon sein, prête à recevoir l'influence vitale d'une saison plus favorable. Les familles des animaux peuvent être éclaircies par la faim, par la maladie ; mais il en reste toujours assez pour conserver les races, & repeupler les demeures qui leur sont destinées. Quant à l'homme, qui souffre non-seulement des fléaux de la nature,

mais des effets de ses vices & de ses folies, ses misères réveillent en lui la faculté, la puissance de les guérir, en le ramenant à la raison & à l'expérience, qui marchent continuellement avec lui, pour perfectionner ses moyens de bonheur, lorsqu'il veut écouter leurs préceptes & leurs leçons. Ayez donc patience, mes enfans. Vous êtes nés pour souffrir, aussi bien que pour jouir ; consolez-vous par la pensée que vous avez dans les cieux un bon maître qui vous a créés dans des vues de bienveillance, & qui ne vous retirera pas sa protection au moment où elle vous sera le plus nécessaire.





---

 XXIX<sup>e</sup>. SOIRÉE.
 

---

LA PROVIDENCE,

O U

 LE NAUFRAGE.
 

---

L'ORAGE grondoit au loin. Le vent souffloit de la mer avec violence. Des vagues énormes se succédoient sur le rivage, & entouroient d'écume les rochers de l'entrée de la baie. Un vaisseau parut dans le lointain. Il avoit chargé ses voiles, & dérivait rapidement vers la terre. Tantôt il se montrait sur le sommet des vagues, tantôt il disparaissait dans les abîmes qui les séparaient. Dans peu d'instans il échoua sur les rochers. La lame le battoit avec fureur. Elle passoit sur le pont, & ca-

choit par momens une partie des mâts. « Grace ! grace pour eux ! » s'écrioit du haut de la colline un vieux solitaire qui contemplot cette scène avec effroi. Ce fut en vain : le vaisseau brisé disparut.

Bientôt après, cependant, un point noir se montra sur l'onde, & sembla se rapprocher du rivage. D'abord, ce n'étoit qu'une ombre incertaine au milieu des flots d'écume ; puis on découvrit distinctement que c'étoit une chaloupe couverte d'hommes, qui rameioient de toutes leurs forces pour gagner le rivage. Le pieux hermite accourut au bord de la mer, &, dans l'agitation de la crainte & de l'espérance, il suivit des yeux leurs progrès ; enfin, après des dangers inouis, la chaloupe fut brisée contre la terre, & les matelots à demi-morts de fatigue & d'effroi se traînèrent sur le rivage, jusques hors des atteintes de la vague.

« Dieu soit loué ! dit le solitaire ; quel coup de la Providence ! » Il conduisit ces pauvres gens, tous transis,



dans sa cellule. Il alluma du feu ; il leur étala tout ce qu'il avoit de provisions ; & peu-à-peu ils reprirent des forces & du courage. « Et il n'y a donc que vous six qui ayez échappé ? » leur dit l'hermite. « Pas davantage , répondit l'un d'eux. Nous étions soixante & quinze , hommes , femmes ou enfans , sur le bâtiment quand il a touché. Imaginez-vous un peu l'hourvari & la confusion de tout cela. Les femmes , qui se pendoient au col de leurs maris ; les enfans , qui s'accrochoient à leurs mères : tout prioit Dieu , tout jetoit des cris perçans , mais il n'y avoit pas du tems à perdre. En un clin d'œil nous avons sorti la grande chaloupe , & nous nous sommes jetés dedans , sans nous embarrasser du capitaine , qui avoit la sottise de s'occuper des passagers. Nous avons coupé le cable ; nous avons eu le bonheur d'échapper à l'instant même où le vaisseau a coulé bas , & nous voici bien portans & joyeux. » Un gros juron termina ce discours. Le

solitaire fut scandalisé , & il ne put s'empêcher de desirer qu'il eût plu à la Providence de sauver quelques-uns des innocens passagers , plutôt que ces reprouvés.

Après avoir tiré de l'hermite tout ce qu'il pouvoit leur donner , les matelots le remercièrent à peine , & s'acheminèrent dans l'intérieur du pays. La nuit vint. Ils découvrirent une lumière à quelque distance , & s'en approchèrent. Elle venoit de la fenêtre d'une maison assez propre , qui avoit une cour & un jardin. Ils frappèrent à la porte , & firent connoître leur détresse d'un ton suppliant. On les fit entrer , & on les reçut avec hospitalité. Il y avoit dans la maison la maîtresse , deux servantes , des enfans , un vieillard , & un jeune garçon : le maître étoit absent. Les matelots , assis autour du feu , se dirent tout bas les uns aux autres que l'occasion étoit belle pour réparer la perte de leurs habits & de leur argent. Ils firent leur plan ; & lorsque le vieillard se



baissa pour mettre du bois au feu , l'un d'entr'eux l'assomma d'un coup qu'il lui donna avec la pèle de fer qu'il tenoit à la main. Un autre prit le couteau qu'on leur avoit donné pour le pain , & poursuivant le jeune garçon qui se sauvoit , il le poignarda. Ils fermèrent les portes en dedans ; ils garotèrent la femme & les enfans , & se mirent à piller la maison. Un des enfans , qui continuoit à jeter des cris perçans , fut étranglé par ces scélérats. Ils achevoient les paquets de tout ce qu'ils avoient trouvé à voler dans la maison , lorsque le maître arriva. Il étoit contrebandier , en même tems que laboureur. Il revenoit d'une expédition de contrebande , & avoit laissé ses compagnons dans une auberge à quelque distance , avec les marchandises. Surpris de trouver la maison fermée , & voyant des lumières qui alloient & venoient dans les chambres , il conçut quelques craintes. Il écouta ; il entendit la voix des matelots , & les vit au travers de la

fenêtre,

fenêtre. Il courut aussi-tôt chercher ses camarades , & revint avec eux. Ils trouvèrent les matelots qui sortoient chargés de leur butin , & qui venoient de mettre le feu à la maison pour effacer les traces de leur crime. Ils firent sur eux , à bout portant , une décharge de leurs armes , & saisirent ceux qu'ils ne tuèrent pas. Ils s'aperçurent que le feu étoit au bâtiment , & ils se hâtèrent de l'éteindre. Les matelots furent conduits en prison le lendemain , au milieu des malédictions de tous les voisins rassemblés.

Lorsque le solitaire entendit raconter cette histoire , il s'écria : « quelle admirable intervention de la Providence pour la punition du crime ! » Puis il réfléchit quelques momens ; mais pourtant , ajouta-t-il , s'il eût plu à la Providence de laisser périr ces malheureux quand ils venoient à terre dans la chaloupe , après avoir abandonné tant d'innocens , ils ne seroient pas morts sur l'échafaud , chargés de crimes atroces. D'un autre côté ,



si le maître de la maison, au lieu de se livrer à un trafic contraire aux lois, étoit resté chez lui, il auroit peut-être péri avec toute sa famille, & les scélérats auroient échappé au châtement. Que faut-il penser de tout cela?..... Il réfléchit long-tems, & s'embarassoit toujours davantage. Enfin il s'endormit. Il songea qu'il étoit au sommet d'une montagne, & qu'un vieillard vénérable, vêtu d'une robe blanche, s'approchoit de lui pour savoir la cause de sa tristesse. « Je suis triste, répondit-il, parce que je ne sais comment concilier les décrets de la Providence avec mes idées de sagesse & de justice. » C'est, sans doute, lui dit le vieillard, parce que tes idées de sagesse & de justice sont fausses. Tu t'attaches à des événemens particuliers, & tu ne considères pas l'ensemble. Tout ce qui se passe dans l'univers dépend sans doute des ordres de la Providence, puisque c'est une suite des lois établies par elle pour le bien général; mais, choisir certains événemens pour les attribuer

spécialement à la Providence, parce que nous croyons y voir un but particulier, c'est suivre une route qui conduit à l'erreux & à la superstition. Suis-moi jusqu'au bord de ce précipice. Il lui sembla qu'il suivoit le vieillard.

Regarde sous tes pieds, reprit celui-ci, & dis-moi ce que tu vois. — « Je vois, répondit le solitaire, un oiseau de proie qui fond sur un vol de petits oiseaux. Il en prend un, & les autres échappent. — Penses-tu, continua le vieillard, que l'oiseau qui a été pris fût sous un décret particulier de la Providence, & qu'elle ait spécialement protégé les autres? Les oiseaux de proie sont doués des moyens d'atteindre ceux qui sont destinés à leur servir de pâture. La vie sert au soutien de la vie; mais la destruction a ses limites. Les petits oiseaux sont beaucoup plus nombreux, & multiplient davantage que les oiseaux de proie; & quoiqu'ils ne puissent pas résister à ceux-ci, ils ont en général assez d'adresse pour leur échapper. C'est dans



cet équilibre que se montre la sagesse de la Providence ; & la meilleure preuve que tu puisses en avoir ; c'est que les espèces destructives, comme celles qui servent de proie, ont subsisté depuis la création. Regarde encore maintenant, & dis-moi ce que tu vois.

« Je vois, dit le solitaire, des nuages noirs qui se rassemblent dans le ciel. J'entends le bruit du tonnerre, & je vois des éclairs qui sillonnent les nues. Je vois la foudre qui tombe sur un grand chêne qu'elle brise. L'arbre écrase un bœuf qui avoit cherché l'abri. Je vois encore la foudre qui tombe au milieu d'un troupeau de brebis. Elles se dispersent, plusieurs demeurent sans vie. Hélas ! le berger lui-même a été frappé, & git sur la plaine. -- Voilà que la foudre tombe encore sur un clocher, & met en feu une cabane !

» Qu'est-ce que tu conclus de ce spectacle ? reprit le vieillard. » Ne sais-tu pas que la même chaleur qui donne la vie aux animaux & aux plantes ; qui fait

mûrir les fruits de la terre, produit aussi le feu électrique qui s'accumule dans les nuages & retombe en foudre ? Faut-il que la foudre se détourne pour ne pas frapper les temples & les bergers ? Des millions de millions de créatures doivent la vie à cet élément ; faut-il s'étonner si quelques-unes y trouvent la mort ? Ainsi le torrent qui descend des monts pour fertiliser les campagnes, détruit quelquefois les travaux de l'homme, & fait périr l'homme lui-même.

Je comprends assez bien tout cela, dit le solitaire ; mais pourrois-je savoir de vous quelle est la cause de ce mal moral que nous trouvons dans des évènements comme celui d'hier ? Quel avantage peut-il y avoir à faire de l'homme le fléau des autres hommes, & à conserver le coupable aux dépens des innocens ?

« C'est également là une conséquence de la sagesse des lois divines, reprit le vieillard. Il est dans la nature de l'homme d'être une créature d'habitude ; c'est-à-



dire , de faire mieux ce qui lui est le plus familier. Le matelot se tire d'affaire dans un naufrage plus aisément que le passager ; & l'attachement naturel à la vie le porte à s'occuper de sa sûreté avant celle des autres. L'influence de l'habitude donne à celui qui mène une vie de peine & de dangers un caractère de hardiesse & d'insensibilité. Ce qui fait le courage dans l'homme honnête conduit au vol & à l'assassinat l'homme sans principes. Les lois humaines interviennent pour corriger les maux qu'elles n'ont pu prévenir. Le méchant trouve tôt ou tard la punition qui l'attend ; & l'innocence , quoiqu'elle ait de tems en tems à souffrir , est pourtant la route la plus sûre du bonheur.

Mais , reprit le solitaire , peut-on dire que le lot de l'innocence soit toujours préférable dans ce monde à celui du crime ?

« Si cela n'est pas , répliqua le vieillard , peux-tu douter que Dieu n'ait la puissance de compenser ces inégalités dans une autre vie ? Chasse tes inquié- »

des & tes doutes sur les événemens particuliers de ce monde , & sois convaincu de la sagesse de l'ensemble. N'attends jamais l'intervention du ciel , lorsque tu penserois que le ciel dût intervenir. Tu voudrois arrêter la machine immense de l'univers , pour empêcher qu'une mouche ne fût écrasée sous ses roues. Tous les jours des créatures en nombre infini sont écrasées par le mouvement progressif de cette masse énorme ; cependant la marche se soutient , & se soutiendra pour l'accomplissement des desseins de la bonté divine. »

Ainsi parla le vieillard , & le solitaire s'éveilla. Il regarda la campagne. La nature étoit dans sa gloire. Le soleil paroisoit. Le ciel étoit serein. Les oiseaux se jouoient dans les airs. Les vaisseaux sillonnoient doucement la surface de l'onde ; & des nuages légers flottoient sur l'horizon. A ce spectacle , le pieux solitaire sentit renaître dans son ame la paix , la confiance & la joie.





## ENVIE ET ÉMULATION.

DANS une des plus célèbres écoles d'Italie, un jeune homme nommé Guidotto fit un tableau qui obtint le plus grand succès. Les maîtres l'admirent à l'envi, & déclarèrent unanimement que, si le jeune artiste continuoit comme il avoit commencé, il atteindroit infailliblement une haute célébrité. Ce morceau fut regardé par deux de ses compagnons d'école avec des yeux bien différens. Brunello, son aîné, qui avoit lui-même acquis quelque réputation, fut mortifié à l'excès de la supériorité de Guidotto; il considéra l'honneur que se faisoit son rival, comme envahi sur le sien propre; il en conçut contre lui la plus odieuse animosité, & desira avec passion de lui voir perdre le relief qu'il s'étoit acquis. Craignant de décrier ouvertement le mérite d'un morceau qui

avoit obtenu l'approbation des meilleurs juges, il insinua que Guidotto avoit été aidé par ses maîtres; il affecta de représenter ce tableau comme un ouvrage dû à une réunion de circonstances heureuses, qui ne se rencontreroient plus, & de prédire que probablement Guidotto n'en reproduiroit jamais de pareil.

Loranzo, très-jeune élève de la même école, ne pensoit point ainsi. Il sentit vivement tout ce que valoit ce bel ouvrage, & devint un des plus sincères admirateurs de Guidotto. Echauffé par les louanges dont il le vit comblé de toutes parts, il désira ardemment d'en mériter un jour d'aussi flatteuses; il l'eut constamment devant les yeux comme un modèle, & sa plus haute ambition fut de l'égalier, car il ne concevoit pas la possibilité de le surpasser. Jamais il ne parloit de lui qu'avec ravissement, & ses oreilles étoient absolument fermées aux imputations de Brunello. Mais des louanges stériles ne suffisoient point à son émulation, il se jeta de passion



dans la carrière des progrès ; il étoit toujours le premier & le dernier dans la salle de l'académie , & , de retour chez lui , il consacroit à l'étude les heures que les autres jeunes gens destinoient au repos ou à l'amusement.

Pendant long-tems Loranzo fut mécontent de ses tentatives , & il ne se lassoit point de les renouveler. Hélas , s'écrioit-il , que cela est loin du Guidotto ! A la fin , cependant , il eut la satisfaction de sentir ses progrès , & ayant reçu de grands applaudissemens à l'occasion d'un de ses ouvrages , il se dit à lui-même , « pourquoi ne pourrois-je pas aussi devenir un Guidotto ? Celui-ci , cependant , continuoit de remporter la palme sur tous ses compétiteurs. Brunello se débattit encore en la lui disputant ; mais bientôt il abandonna cette lutte , & se consola avec les sarcasmes de l'envie & les exagérations d'une critique passionnée. Loranzo de son côté travailloit en silence ; sa modestie ne lui permettoit point de produire ses

ouvrages à côté de ceux de Guidotto.

Cependant l'usage étoit qu'un certain jour de l'année chaque élève exposât son meilleur morceau dans une salle publique , où leur mérite étoit solennellement discuté par des examinateurs choisis , qui décernoient une couronne à celui qu'ils jugeoient le meilleur. Pour cet anniversaire , Guidotto avoit préparé un tableau qui surpassoit tout ce qu'il avoit fait encore. Il le termina la veille même de l'exhibition , & il ne restoit qu'à en relever la couleur par un vernis transparent. L'envieux Brunello imagina artificieusement de jeter , dans la phiole qui contenoit ce vernis , quelques gouttes d'une préparation caustique , dont l'effet étoit de détruire entièrement la fraîcheur & le brillant de la peinture. Guidotto étendit cette couche le soir aux bougies , & avant l'aurore suspendit avec transport son tableau à la place qui lui étoit destinée. Ce n'étoit pas non plus sans un vif battement de cœur , que Loranzo avoit placé



sa pièce d'exposition. Il l'avoit finie avec le plus grand soin, &, malgré sa modestie, il s'étoit livré à l'espérance qu'elle ne seroit pas très-inférieure aux premiers ouvrages de Guidotto. L'heure fatale sonne, la compagnie s'assemble; le salon s'ouvre, on tire le rideau, & les tableaux s'éclairent du jour le plus favorable. La foule se porte & se presse vers celui de Guidotto; mais, lorsqu'à la place du chef-d'œuvre qu'on attendoit, on ne voit qu'une croute morte, ternie & tachée, il n'y eut qu'une voix pour dire: « assurément ce ne peut être du Guidotto. Le jeune infortuné s'approche, &, témoin lui-même de l'horrible changement qu'avoit éprouvé son ouvrage favori, il se désespère & s'écrie: « Je suis trahi; je suis perdu! Le vil Brunello jouissoit de sa détresse; mais Loranzo la partageoit. « C'est une noirceur! c'est un crime! s'écria-t-il. » Messieurs, ce n'est pas là l'œuvre de Guidotto, je l'ai vue finie, & c'étoit un des plus charmans tableaux qu'on

pût voir: jetez les yeux sur l'esquisse, & jugez ce qu'il devoit être avant que d'avoir été ainsi endommagé.

Tous les spectateurs furent pénétrés de la chaleur généreuse de Loranzo, & compatirent à la disgrâce de Guidotto; mais il étoit impossible d'adjuger le prix à un morceau dans cet état. Ils examinèrent tous les autres avec la plus grande attention. Celui de Loranzo, jusqu'alors artiste inconnu pour eux, obtint la préférence à une grande majorité de suffrages, & le prix lui fut donné; mais Loranzo, en le recevant, alla à Guidotto, & le lui présenta: prenez, lui dit-il, ce que votre mérite vous eût indubitablement acquis, si l'envie ne vous eût basement & méchamment trahi: c'est pour moi assez d'honneur que de marcher votre second; si dans la suite je puis parvenir à vous atteindre, ce doit être par un noble concours & non pas à l'aide de la fraude. Cette conduite de Loranzo enleva les applaudissemens de tous les juges, qui, après une délibération nou-



velle , résolurent, que pour cette fois , on distribueroit deux prix égaux , puisque si Guidotto avoit mérité le prix de peinture , celui de la vertu étoit dû à Loranzo.

LE COCHON ,

ET

LES AUTRES ANIMAUX.

IL s'éleva un jour un débat entre les animaux de la cour d'une ferme ; il s'agissoit de savoir lequel étoit du plus grand prix aux yeux de leur commun maître. Après que le cheval , le bœuf , la vache , la brebis & le chien eurent établi leurs diverses prétentions , le cochon s'empara de la parole , & dit : il est clair que l'animal de la plus grande valeur est celui qu'on garde pour son propre mérite , sans en attendre aucun retour d'utilité ou de plaisir : sur ce pied , lequel peut s'en vanter à aussi juste titre

que moi ! Vous , cheval , quoique vous soyez très-bien nourri , très-bien logé ; que vous ayez des serviteurs pour vous panser , pour vous conduire , tout cela est pour l'amour de votre labour : ne vous vois-je pas tous les jours de grand matin mis à la charrue ou attaché à la flèche d'un pesant chariot ? à peine êtes-vous de retour à midi , & bientôt , après un court repit , on vous attelle de nouveau pour travailler jusqu'à la nuit. J'en puis dire autant du bœuf , excepté que le malheureux ne fait pas à beaucoup près si bonne chère. Pour vous , mesdames les vaches , qui êtes si friandes de votre paille hâchée , l'on vous prise , & l'on vous garde uniquement pour votre lait , qu'on tire deux fois le jour jusqu'à la dernière goutte , pendant qu'on vous sépare de vos pauvres nourrissons pour les envoyer je ne sais où. Et vous , innocentes brebis , qu'on mène au loin sur des côtes pelées chercher une maigre nourriture ; ou qu'on parque sur des jachères , où vous rencontrez de loin en loin quelque tur-



neps desséchés, ou quelque brin de mauvaise herbe, vous payez assez votre garde en résignant chaque année votre bonne fourrure, dont la perte vous expose à mourir de froid pendant les nuits glacées des mauvais printems. Quant au chien, qui s'énorgueillit tellement d'être admis à la table de notre maître, & qui descend à peine à se laisser compter parmi nous, il est obligé à tous les offices d'un domestique à gages, & il veille toute la nuit pendant que nous dormons tranquillement. En bref, vous êtes tous de pauvres créatures, qu'on n'entretient que pour s'en servir, & l'on vous assujettit ou l'on vous pille. Moi, au contraire, j'ai une étable chaude, & d'abondantes provisions qui ne me coûtent rien. Je n'ai autre chose à faire que de m'engraisser & de prendre mes aises, & mon maître n'est jamais plus content que quand il me voit couché tout étendu au bon soleil, ou occupé à remplir ma panse. C'est ainsi que le cochon argumentoit, & cette logique serrée, cette

rétorique animée, imposèrent silence à tous les hôtes de la cour. Cependant l'hiver approchoit, la saison étoit mauvaise, le fourrage rare. Le fermier commença à craindre de ne pouvoir pas entretenir ses bêtes jusqu'au printems : il est impossible, se disoit-il, que je les conserve toutes; je dois me séparer de celles dont je puis le mieux me passer. J'aurai assez de besogne pour mes chevaux & mes bœufs, il faut les garder. Mes vaches ne me donneront pas beaucoup de lait cet hiver; mais elles vèleront au printems, elles seront en pleine rente pour le moment du nouveau pâturage, & je ne veux pas perdre le profit de ma laiterie. Les pauvres brebis se tireront d'affaire par elles-mêmes, tant qu'il y aura un brin d'herbe sur les côtes; & s'il vient beaucoup de neige, nous les soutiendrons comme nous pourrions à l'aide de quelques turneps & d'un peu de foin; leur tonte me payera amplement mes fraix. Mes cochons me mangent dehors & dedans, sans me faire au-



eun profit ; il faut les mettre au saloir , cela est clair ; & plutôt je cesserai de les engraisser , mieux ce sera. A ces mots , il choisit l'orateur sur le troupeau , & l'envoya au boucher le lendemain.

LE DON D'UN JOUR DE NAISSANCE.

LE populeux royaume d'Ava , situé dans cette partie de l'Inde qui est au-delà du Gange , échut à un prince mineur , élevé dans le luxe & l'indolence d'un palais oriental. Quand il eut atteint l'âge de dix-sept ans , qui par les lois du pays étoit l'époque de sa majorité , tous les grands de la cour & les gouverneurs des provinces vinrent , suivant l'usage , mettre à ses pieds des présens choisis entre les productions les plus précieuses de l'art & de la nature. On y remarqua une cassette remplie des plus brillans joyaux de Golconde , une horloge curieuse , chef-d'œuvre d'un ar-

tiste Européen ; un des plus riches tissus de soie qui fût jamais sorti des métiers de la Chine ; une pierre médicinale qu'on regardoit comme un antidote éprouvé contre les poisons & les maladies contagieuses ; une boîte d'ébène incrustée de perles , & qui renfermoit un choix de morceaux de bois de roses du parfum le plus exquis ; une cruche d'or pleine du véritable baume de la Mecque ; un coursier arabe de la race la plus fameuse & la plus pure. Une esclave de la beauté la plus touchante. En un mot , la cour entière du palais étoit remplie de raretés , & il y passoit continuellement des files d'esclaves chargés de vases ou d'ustensiles d'or & d'argent , & d'autres objets du plus grand prix. Enfin , on vit paroître un vieux magistrat qui arrivoit d'une province éloignée. Il étoit vêtu d'une simple étoffe de coton , sur laquelle ondoyoit sa barbe blanche. Il salua le monarque , & tenant une bourse brodée de soie , il s'exprima en ces termes : grand roi , agréé en ce jour solemnel le fidèle



hommage & les vœux fervens de ton serviteur ; daigne aussi accepter le petit présent qu'il tient dans sa main ; j'ose dire que sa valeur est bien plus grande qu'elle ne le paroît. Les autres t'ont offert ce qui peut décorer tes traits ; mais tu trouveras ici de quoi leur donner une grace & un lustre qui dureront autant que toi : ils t'ont présenté ce qui peut parfumer ta personne , tu trouveras ici ce qui peut mettre ton nom en bonne odeur jusques dans les âges les plus reculés : ils t'ont donné ce qui peut procurer du plaisir à tes yeux : & voici ce qui peut ouvrir à ton ame une mine de bonheur inépuisable : ils t'ont fourni des préservatifs contre les maladies contagieuses qui pourroient attaquer ton corps. Voici ce qui préservera la plus noble partie de toi-même de toute espèce de souillures : enfin ils ont entassé autour de toi les richesses d'un empire temporel ; ceci t'assurera les trésors du royaume éternel. Il dit , & tirant de la bourse un livre contenant les préceptes moraux de Zandar,

l'homme le plus sage & le plus vertueux que l'Inde ait jamais produit. Si tu veux, mon gracieux souverain, continua-t-il, condescendre à le garder toujours, il ne s'écoulera pas une heure de ta vie pendant laquelle il ne puisse être pour toi une source de biens & de bénédictions. Dans les devoirs difficiles de ton état, tu trouveras là un conseiller & un guide fidèle ; au milieu des attraits de la volupté & des séductions du désir, il sera un moniteur incorruptible qui ne te laissera point égarer sans t'avertir de ton erreur. Il fera la félicité de tes peuples ; car, pour un souverain, que pourroit être l'une sans l'autre ? Il remit alors le livre dans son enveloppe, & s'agenouillant, il le présenta au roi, qui le reçut avec bienveillance & respect. L'histoire affirme que l'usage qu'il en fit correspondit aux vœux du donateur.





---

 XXXe. SOIRÉE.
 

---



---

 LE GLOBE, leçon.
 

---

*Papa, Lucy.*

*Papa.* Vous pouvez-vous rappeler; Lucy, que je vous ai parlé, il y a quelque tems, des mouvemens de la terre autour du soleil.

*Lucy.* Oui, Papa, & vous me promîtes pour une autre fois quelques mots sur les planètes.

*Papa.* Pour cette leçon, je prendrai dans quelques jours une machine ingénieuse, inventée par un philosophe, & qui vous donnera, en moins d'une heure, des idées plus nettes que je ne pourrois le faire en vous parlant toute une semaine. A présent, mon intention est de vous faire faire une connoissance plus

particulière avec ce globe que nous habitons, qui est sans contredit celui qui nous intéresse le plus. Jetez les yeux sur cette petite boule, vous la voyez couverte d'une carte du monde; cette carte ou mappe est semée de lignes qui la traversent en différentes directions; mais tout ce que vous avez à observer, relativement à ce dont nous nous sommes entretenus, c'est la grande ligne qui traverse le milieu, & qu'on appelle l'équateur ou la ligne équinoxiale, & les deux points au-dessus & au-dessous de la boule, qu'on appelle les pôles: le plus élevé est le pôle septentrional, & le plus bas, le pôle méridional.

*Lucy.* Je les vois.

*Papa.* Le soleil, qui éclaire toutes les parties de ce globe, lequel tourne autour de lui, lance directement ses rayons sur l'équateur; mais il les darde obliquement vers les pôles; c'est-là la cause de la grande chaleur qu'on ressent dans la région qui occupe le milieu de la



terre , & de la diminution graduelle qu'on éprouve également des deux côtés, en cheminant vers les extrémités. Ainsi, pour user d'une comparaison vulgaire , lorsqu'on rôtit devant le feu une grosse pièce de bœuf , la partie du milieu est exposée à être trop cuite , pendant que les deux bouts le sont trop peu.

*Lucy.* Je comprends cela.

*Papa.* C'est à cette simple circonstance que tiennent quelques-unes des grandes différences qu'on remarque sur la surface de la terre , soit que l'on considère les hommes , les animaux ou les végétaux : car la chaleur est le grand principe de la vie & de la végétation ; & , là où elle règne avec le plus de force , pourvu qu'elle soit accompagnée d'une certaine dose d'humidité , là aussi la nature est plus peuplée de toutes sortes d'êtres vivans ou végétans. En général , les pays qui environnent l'équateur , & qui forment autour du globe & entre les tropiques cette large ceinture qu'on appelle la zone torride , sont sans con-

tredit

tredit les pays les plus riches & les plus fertiles de la terre & leurs productions l'emportent de beaucoup sur celles de nos climats. Les arbres & les autres plantes s'élèvent à une hauteur prodigieuse , se couvrent d'une verdure perpétuelle , se chargent de fleurs brillamment colorées , qui exhalent les parfums les plus suaves , & sont remplacées par des fruits bien plus nourrissans , bien plus savoureux que les nôtres. D'innombrables familles d'insectes se multiplient au point d'obscurcir les airs , une foule de ces insectes étonnent par leur taille & leur forme extraordinaire , ou par la splendeur de leur coloris : la terre y est toute vivante de reptiles , dont les uns ne sont point malfaisans , tandis que les autres distillent les plus mortels poisons.

*Lucy.* Ah ! je n'aimerois pas cela du tout !

*Papa.* Les oiseaux , cependant , parés du plus brillant plumage que l'on puisse imaginer donnent aux yeux un plaisir



sans mélange ; une forêt du tropique remplie de peroquets, d'aras, de paons, & animée par les gambades des singes & de quelques autres quadrupèdes agiles, présente un spectacle très-amusant. Les plus grands des quadrupèdes, les éléphans, les giraffes, les rhinocéros, l'hyppopotame, sont aussi natifs de ces régions, & non-seulement ces êtres gigantesques & inoffensifs, mais encore le terrible lion, le tigre cruel, & tous les animaux rapaces & carnassiers s'y rencontrent dans toute leur grandeur & leur férocité.

*Lucy.* Ah, ce doit être bien pire que les insectes & les reptiles !

*Papa.* La mer y est aussi peuplée d'habitans de toutes grandeurs & de toute sorte de formes ; non-seulement de poissons, mais de tortues & de toutes les familles de coquillages : les côtes sont couvertes de coquilles d'une beauté inconnue sur nos bords, car il paroît que l'influence de la chaleur du soleil pénètre jusques dans les plus profondes retraites de la nature.

*Lucy.* Comme j'aimerois à courir sur les bords de la mer !

*Papa.* Mais les phénomènes des élémens sont aussi là sur une échelle plus grande & plus effrayante. Le ciel est embrasé de rayons dont on ne peut supporter l'ardeur, ou verse des pluies en torrens irrésistibles. Les vents déchainés en ouragans furieux désolent en un moment la face d'une contrée. Les tremblemens de terre ouvrent des abîmes qui engloutissent des cités entières. Les tempêtes élèvent sur l'océan des montagnes de vagues, & les poussent comme un déluge sur les bords.

*Lucy.* Ah ! cela pourroit bien déranger ma récolte de coquilles ! Ces pays-là peuvent être beaux, mais je ne les aime pas.

*Papa.* Eh bien, en ce cas nous les quitterons pour des régions plus tempérées. Vous observerez, en regardant la carte, qu'elles s'étendent principalement vers le nord des tropiques, car du côté du sud, l'espace est presque en-



tièrement occupé par la mer. Quoique les géographes aient tiré une ligne de démarcation entre la zone torride & les zones tempérées, la nature ne l'a pas établie ; & le long d'un espace considérable, en deçà de cette ligne, la diminution de chaleur est si graduelle, qu'elle ne produit que bien peu de différence dans l'aspect de la nature ; mais en général les zones tempérées forment le district le plus agréable de la surface de la terre ; leurs productions sont variées , belles & utiles. Le blé , le vin , & l'huile tiennent le premier rang entre les productions végétales. Le cheval , le bœuf & les brebis y paissent dans les verts pâturages. Les saisons y ont les vicissitudes agréables de l'été , de l'hiver , de l'automne & du printems. Quoique quelques parties de ces zones soient sujettes à des excès de chaleur , & d'autres à des excès de froid , elles ont en général le mérite d'une température douce , si on la compare au reste du globe.

*Lucy.* Ce sont les pays qui me conviennent ?

*Papa.* Aussi vous y vivez : quoique notre isle soit située assez au nord pour qu'on la range plutôt dans le nombre des pays froids que dans celui des pays chauds , cependant nous avons le bonheur d'être encore bien loin de ces espaces du globe qui environnent les pôles , & qu'on appelle les zones glaciales. Les douces influences du soleil sont éteintes pour ces régions ; des glaces ou des neiges presque perpétuelles en ont pris possession. Déjà , sur leurs frontières , les arbres & les plantes diminuent en nombre & en grandeur ; & si l'on y pénètre plus avant , on ne trouve bientôt plus de végétaux que des mousses , des lichens , & quelques herbes chétives. Les animaux terrestres y sont réduits à trois ou quatre espèces : les rennes , les ours blancs , les renards. La mer , cependant , aussi loin qu'elle reste fluide , est toute remplie d'habitans. D'énormes baleines nagent & se jouent entre les isles de glace flottantes ; de nombreux troupeaux de veaux marins poursuivent des multitudes



de petits poissons, & se retirent dans les cavernes des rochers qui bordent la côte.

*Lucy.* Je suppose donc que ces créatures n'ont rien à démêler avec le soleil.

*Papa.* La nature a donné à ces animaux plus de cette force nécessaire pour endurer le froid : d'ailleurs, l'eau est toujours plus chaude que la terre dans ces climats septentrionaux ; & même , à une certaine profondeur , elle est également chaude dans toutes les parties du globe.

*Lucy.* Eh bien , comme je ne puis pas aller vivre au fond de l'eau , je desirerois n'avoir rien à faire avec ces tristes pays. Mais sont-ils habités par quelques humains ?

*Papa.* C'est un privilège de l'homme vraiment merveilleux que de pouvoir vivre dans toutes les parties du globe , où quantité d'autres animaux ne vivent pas. Comme dans la connoissance de la terre , rien n'est si intéressant pour nous que la condition des créatures humaines , prenons une idée générale des différentes races d'hommes qui habitent tout l'espace dont nous avons parlé.

*Lucy.* Des noirs comme des blancs ?

*Papa.* Assurément. Si un chien noir est un chien , comme un chien blanc , pourquoy un homme noir ne seroit-il pas un homme , aussi bien qu'un homme blanc ? je ne vois pas que la couleur ait rien à faire avec l'esprit. A présent , retournons à l'équateur : les anciens avoient cru que le milieu de la terre , ou la ceinture entre les tropiques , étoit inhabitable à cause de son extrême chaleur ; les découvertes modernes nous ont appris que cette partie du globe est aussi peuplée d'hommes que d'autres créatures vivantes ; & cela n'est pas étonnant , car la vie s'alimente là à moins de frais que partout ailleurs. Les habits & le feu sont à peine nécessaires ; un auvent de bambou , couvert de feuilles de palmiers , sert de maison ; & la nourriture est fournie presque entièrement par les productions spontanées de la nature : l'arbre à pain , le cocotier , les bananes & le plantain offrent libéralement leurs fruits à l'homme qui veut les cueillir ; & s'il prend



seulement la peine de planter un peu de yams, & de semer quelques grains de mays, il est parfaitement à l'abri de manquer de nourriture : aussi les habitans de quelques-unes de ces contrées vivent-ils à-peu-près dans ce qu'on appelle l'état de nature, sans soins & sans travail, usant des dons de la Providence comme les animaux qui les entourent. L'Indien nud, étendu à son aise sous l'ombrage d'un grand arbre, passe ses heures dans l'indolence & le repos, à moins qu'il ne soit réveillé par quelque stimulant temporaire, comme la passion de la chasse, de la danse ou du jeu.

*Lucy.* Ce doit être une charmante vie ?

*Papa.* Le poète Tompson paroît le croire, lorsqu'il fait une description ravissante de la beauté de ces régions favorisées, & des plaisirs de la vie qu'on y mène : peut-être vous la rappelez-vous ?

*Lucy.* Je vais l'essayer.

« Sur les belles rives du Gange, sur  
» ces bords caressés par le zéphir, je me  
» livre aux délices du repos, au charme

» de la contemplation. Les cèdres étendent sur ma tête leurs rameaux ondoians ; leur feuillage est toujours vert, & les palmiers élèvent leurs têtes gracieuses. Etendu sur la pelouse de ces vergers favorisés du soleil, je bois lentement le lait du coco, ou le vin rafraîchissant du palmier.

*Papa.* Délicieux tableau ! cependant, à quel prix achètent-ils cette indolente jouissance de la vie ? D'abord, tous les ouvrages qui se font tombent à la charge des femmes, qui sont d'autant plus tyrannisées qu'un peuple approche davantage de l'état de nature.

*Lucy.* Oh, l'horreur ! je suis bien aise de ne pas vivre là.

*Papa.* Ensuite, l'esprit n'ayant d'autre aiguillon que celui de la nécessité, & ne s'exerçant presque jamais, se consume dans l'inaction, & perd cette intelligence & cette énergie qui élèvent & honorent la nature humaine.

*Lucy.* Mais il arrive par-tout la même chose aux personnes paresseuses ?



*Papa.* Cela est vrai ; au reste , l'excessive chaleur de ces pays , par son action physique sur le corps , paroît relâcher l'esprit , & le rendre incapable des exercices les plus nobles : je ne sais s'il y a un seul exemple d'un habitant originaire des tropiques , qui se soit élevé à quelque hauteur dans les régions de la science. Ils sont en général gais , légers & inattentifs ; sujets à des passions violentes , mais communément doux , aimant la société & les plaisirs ; ingénieux dans les arts de peu d'importance , mais incapables d'efforts soutenus. Ils forment une grande portion de la race humaine , & cette portion n'est probablement pas la moins heureuse : voyez quelle immense étendue de pays est placée dans cette division : la plus grande partie de l'Afrique & de l'Amérique méridionale. Toutes les grandes isles de l'Asie , & deux de ses vastes péninsules. De toutes ces contrées , la partie asiatique est la plus peuplée & la plus civilisée ; quelques-unes des nations qui l'habitent sont aussi

loin de l'état de nature que nous-mêmes , & leur indolence a été complètement surmontée par la nécessité. Ceux de ces peuples qui sont civilisés portent ordinairement des étoffes tissées de coton , production naturelle de ces climats : ils se nourrissent sur-tout de végétaux ; & indépendamment de ceux dont nous avons déjà parlé , ils font une consommation de riz prodigieuse.

*Lucy.* Tous les habitans ne sont-ils pas noirs ?

*Papa.* Oui ; à-peu-près.

*Lucy.* Je suppose que cela est dû à la chaleur du soleil ?

*Papa.* Indubitablement ; car depuis le noir de jais au basané , & du basané au blanc , nous trouvons toutes les nuances en allant de l'équateur aux pôles. La laine frisée qui fait la chevelure des nègres , & leurs traits aplatis , ont fait croire qu'ils formoient une race originellement distincte du reste du genre humain. Les Indiens noirs de l'Orient , quoique sous un climat également chaud ,



ont les cheveux longs & flottans, & leurs traits ne diffèrent pas de ceux de leurs voisins les mieux partagés pour la figure. Presque toutes ces nations ont des gouvernemens despotiques : leur religion est la payenne, avec un mélange de mahométisme.

*Lucy.* Je pense que nous en avons assez dit sur ces peuples.

*Papa.* Eh bien, regardez de nouveau le globe au nord des tropiques, & faisons rapidement le tour des pays de la zone tempérée. C'est de ce côté que sont toutes les plus fameuses contrées de la terre, les plus riches, les plus peuplées, celles qui, dans différens périodes, ont été renommées pour les arts & les armes : la plus grande partie de l'Asie, une petite portion de l'Afrique, toute l'Europe, & le nord de l'Amérique.

*Lucy.* Je suppose qu'il y a de grandes différences, soit de climat, soit de manière de vivre entre ces différens pays ?

*Papa.* Extrêmement grandes. Les parties méridionales ressemblent beaucoup

aux régions du tropique, la chaleur y est encore excessive, & y rend l'exercice pénible ; aussi les peuples y sont - ils en général doux, efféminés & voluptueux. Regardons-les cependant d'un peu plus près. Voici le puissant empire de la Chine, peuleux à un tel point, que, malgré son étendue & sa fertilité, les habitans ont besoin de l'industrie la plus active & la plus soutenue pour se procurer leur subsistance. Très-près sur une même ligne vous voyez l'empire du Mogol, le royaume de Perse & le domaine des Turcs en Asie. Toutes ces contrées sous un climat chaud, abondent en belles & bonnes productions, & sont habitées par des nations nombreuses & civilisées. Ici s'étend la grande péninsule de l'Arabie, dont le sol, presque par - tout aride & pierreux, est semé çà & là de landes recouvertes d'un sable brûlant, & qui ne peuvent guères être traversées que par les patiens chameaux. Des hordes d'hommes sauvages & féroces rôdent dans ce désert, elles subsistent principalement



du produit de leurs troupeaux & du commerce des effets qu'elles dérobent aux voyageurs. Une région assez semblable à celle-ci, quoique sous un climat plus froid, c'est la Tartarie, qui s'étend comme une ceinture de l'est à l'ouest en traversant le milieu de l'Asie. Sur les immenses plaines de ce pays errent sans cesse des tribus indépendantes qui fixent leurs habitations mobiles, tantôt dans un lieu, tantôt dans l'autre, suivant qu'elles trouvent des pâturages pour leur bétail & leurs chevaux. Ces tribus vivent depuis des siècles dans la même simplicité, également loin des arts & des vices des nations civilisées.

*Lucy.* Je crois que ce doit être une très-agréable vie, que de courir de lieu en lieu, & de changer de demeure selon les saisons.

*Papa.* Les Tartares le pensent ainsi, car le pire souhait qu'ils fassent à leurs ennemis, c'est d'être condamnés à vivre dans une maison, & à travailler comme des Russes. A présent, voyez l'Europe.

Elle occupe une bien petite place sur la superficie du globe, & cependant depuis quelques siècles, elle est au premier rang pour la civilisation, les lumières, l'activité, en un mot, pour tout ce qui élève un homme au-dessus des autres; elle doit cette prééminence à la température du climat, qui permet à nos facultés de déployer leur énergie, & qui vivifie encore assez la nature pour que le spectacle de ses beautés échauffe nos cœurs & exalte notre imagination. L'homme, en Europe, gagne son pain à la sueur de son front; la nature ne fait pas naître les fruits sur ses pas, elle les lui offre sous la condition d'un travail assidu. Les besoins de l'Européen sont considérables; se vêtir, se loger, se nourrir, tout cela exige beaucoup d'efforts & d'industrie; mais les forces & les facultés sont proportionnées à l'exigence de ses besoins. Nulle part les jouissances ne sont aussi nombreuses, aussi variées qu'en Europe; tout ce que la terre n'y donne pas d'elle-même à ses



habitans, ils se le procurent par leur active industrie, & le tirent des parties du globe les plus éloignées. Quand nous buvons du thé, nous adoucissons l'infusion d'une herbe Chinoise, avec le suc d'une canne américaine. Dans l'étoffe de votre habit, quoiqu'assez commune, il entre des productions de l'équateur & des zones glaciales. Il n'est sur la terre aucun pays, aucun climat que nous ne nous soyons rendu familier, ou du moins accessible; & par-tout nous obtenons la supériorité sur les indigènes, moins éclairés ou moins industrieux que nous.

*Lucy.* Eh bien, je choisis l'Europe de préférence; mais l'Amérique n'est-elle pas aussi bonne?

*Papa.* La partie du nord de l'Amérique, où les Européens se sont établis, est une autre Europe, pour le genre de vie & la civilisation; mais les habitans originaires de ces vastes contrées étoient des Barbares courageux, & quelques-unes de leurs peuplades sont restées dans le même état, & ont conservé le même

caractère. En voilà assez sur la zone tempérée, qui contient l'élite du genre humain; chez laquelle cependant on observe des différences très-marquées dans le gouvernement, les mœurs, & les institutions civiles & religieuses. La religion chrétienne a la gloire de compter au nombre de ses disciples tous les peuples civilisés de l'Europe & de l'Amérique. La religion de Mahomet règne chez presque toutes les nations Asiatiques qui avoisinent l'Europe & sur celles qui habitent le nord de l'Afrique. Mais les Tartares, les Chinois, les peuples du Japon & de la plupart des pays circonvoisins professent différentes formes de paganisme. L'Est, en général, est enchaîné par le despotisme; mais presque tous les états de l'Ouest jouissent d'une liberté plus ou moins étendue. Quant à la zone glaciale, ses habitans peu nombreux & clair-semés ont précisément ce qu'il faut pour soutenir une vie à peine meilleure que celle des brutes. Leurs facultés sont engourdies par le climat. Leur



principal emploi est la pêche ou la chasse qui leur procurent de quoi vivre. Dans quelques contrées, le soin des troupeaux de rennes varie leurs occupations & leurs mœurs. Ils passent leurs longs hivers dans des creux sous la terre, & leur tems s'y partage entre le sommeil & l'assoupissement d'un repos presque stupide.

*Lucy.* Je ne comprends pas que des peuples puissent demeurer dans des lieux aussi tristes ?

*Papa.* Cependant, de tous les habitans du globe, ils sont ceux qui paroissent le plus attachés à leur patrie & à leur genre de vie. A la vérité, ils ne sont pas sans moyens pour rendre leur situation passablement heureuse ; leurs canots & leurs équipages de pêche & de chasse sont construits avec une grande industrie ; leurs habits sont admirablement propres à les garantir des rigueurs du froid ; quelques jeux & quelques amusemens remplissent & égaiant un peu les loisirs de leurs longs & sombres hivers. Ces peuples sont en général très-superstitieux

& sujets aux terreurs paniques & à la mélancolie.

*Lucy.* Si j'avois à choisir, je préférerois un pays chaud à un pays froid.

*Papa.* Peut-être que les pays chauds sont les plus agréables ; mais il est peu d'avantages qui ne soient balancés par quelques inconvéniens. La vraie sagesse est de nous contenter de notre lot, & d'en tirer le meilleur parti possible. Voici l'importante leçon que je souhaite vous voir retirer de cet examen du globe. Il n'est aucune partie du monde où l'on ne trouve quelque peuplade humaine. Malgré tant de diversité de caractère & de condition, toutes ces peuplades appartiennent à la même famille, & elles vivent dans l'état où leur Créateur les a placées. Nous sommes trop enclins à nous appesantir sur les différences entre les diverses races d'hommes, & à mépriser toutes celles qui ne se rapprochent pas de nous, dans les points que nous jugeons être d'une haute importance ; mais, qui sommes-nous, & à quel titre



pouvons-nous croire que nous seuls avons raison, & que tous les autres ont tort ? De quel droit pouvons-nous imaginer que des millions d'êtres, distribués sur les autres parties du monde, ont été privés de ce qui est essentiel à leur bien-être, & qu'une petite portion en a été seule favorisée ? Reconnaissons, au contraire, que tous les hommes ayant une nature commune, il y a entr'eux bien plus de ressemblances que de différences : que la route de la vertu & du bonheur est ouverte à tous, & que si la manière dont ils y marchent est différente, la fin est cependant la même.



QUI PERD GAGNE.

---

PHILANDRE avoit une place considérable à la cour. Cette place l'obligeoit au faste & à la dépense. Il fréquentoit les gens du bon ton & recevoit grand monde chez lui. Sa famille, composée de plusieurs filles, s'élevoit dans le luxe & l'aisance que sa situation sembloit autoriser ; sa femme donnoit des bals, tenoit des assemblées, & suivoit tous les amusemens publics. Au bout de quelques années, tout-à-coup un changement de ministère priva Philandre de son emploi, & renversa toutes ses espérances, tous ses plans d'avancement. Quoique sa place eût été lucrative, sa dépense avoit toujours surpassé ses honoraires ; ainsi, loin de sauver quelques débris de sa fortune, il se trouva engagé dans des dettes considérables. Au bruit du dérangement



de ses affaires, ses créanciers devinrent si pressans, qu'il fut contraint de vendre un héritage paternel dans une province éloignée, & ne put se réserver qu'une petite ferme. Philandre avoit assez de force pour se décider tout de suite sur le meilleur parti à prendre dans cette circonstance. Au lieu de perdre son tems, de se bercer de projets chimériques, de faire d'inutiles efforts pour intéresser en sa faveur ses amis de la ville, il vendit tous ses meubles précieux, il conduisit sans délai sa famille dans la petite campagne qu'il pouvoit encore appeler sa propriété, & il commença la vie industrielle & frugale que comportoit une métairie aussi resserrée? Il s'écoula plusieurs mois avant que les femmes pussent s'accommoder d'une manière de vivre si neuve pour elles, si dépourvue de tout ce qu'elles avoient l'habitude de regarder comme essentiel à l'existence. Enfin, cependant, graces à leur affection mutuelle, à leur bon sens naturel, & surtout à la nécessité, elles s'accoutumè-

rent à leur situation, & s'occupèrent sérieusement des devoirs qu'elle leur imposoit. Cà & là, cependant, on voyoit percer quelques regrets, & de silencieux soupirs disoient assez leurs pensées.

Philandre l'apperçut; mais il eut soin de ne jamais aigrir leur sensibilité par des gronderies ou des admonitions hors de saison. Au premier anniversaire de leur arrivée à la ferme, il les réunit sous un grand arbre qui s'élevoit au - devant de leur petit jardin, & il leur parla ainsi. Compagnes chéries, qui avez toujours partagé mon sort, si la révolution de l'année a eu le même effet sur votre esprit que sur le mien, je puis vous féliciter de notre situation. A présent, je me trouve en état de me demander à moi - même : qu'ai-je perdu? Et je sens que cette question me laisse plutôt de la satisfaction que du chagrin. Contemplez cet astre étincillant, & dites - moi si, lorsque dans une belle matinée il s'élève graduellement sur l'horizon, versant la lumière & la joie sur l'immen-



sité de la création, il ne vous offre pas un spectacle plus magnifique & plus riant, que celui d'un superbe appartement éclairé par des bougies ? Le vent frais qui vient de la montagne, & qui nous apporte les exhalaisons balsamiques des fleurs, n'est-il pas bien plus restaurant que l'air qu'on respire dans un salon où la foule est chargée d'essences & de poudres parfumées ? Ces ragoûts, préparés avec tant d'art & de raffinement par un cuisinier français, étoient-ils aussi appétissans que le lait frais, le pain bis & les mets simples qui font notre chère ordinaire ? Après les soupers de minuit & les veilles de jeu, prolongées jusqu'au jour, notre sommeil étoit-il aussi doux & aussi profond qu'il l'est aujourd'hui ? Après l'exercice de la journée, nous sentons nos yeux se fermer aussitôt que la nuit couvre tous les objets de son ombre. Pouvons-nous regretter que les habits que nous portons soient faits uniquement pour nous couvrir, si nous nous rappelons les soins & les peines qu'il falloit prendre

prendre pour être mis à la mode, & les mortifications à essuyer lorsqu'on étoit effacé par des gens plus riches ou plus somptueux ? Les désagrémens & les soucis, que donnent souvent les domestiques insolens ou infidèles, ne balancent-ils pas la peine que nous prenons à nous servir nous-mêmes ? Nous pouvons regretter la perte de la société ; mais hélas ! quelle société que celle d'une foule de visites qui nous regardoient uniquement comme les maîtres de cérémonie d'un lieu d'amusement, & que nous visitions à notre tour avec un sentiment aussi froid ! Nous avions du loisir, j'en conviens, & nous aurions pu en profiter pour éclairer & cultiver notre esprit ; mais, au vrai, en faisons-nous cet usage ? Notre tems à présent n'est-il pas employé d'une manière plus satisfaisante ? Il l'est au moins toujours d'une manière utile ; & pourquoi ne dirois-je pas que les vertus morales que nous sommes appelés à exercer, donnent à notre esprit la meilleure des cultures ? Qu'avons-nous



perdu? notre santé s'est affermie, nous habitons un pays charmant, nous avons de quoi satisfaire honnêtement à nos vrais besoins, nous nous aimons, nous nous aidons mutuellement; n'en est-ce pas assez pour le bonheur de ce monde? Il a fallu renoncer à un certain rang, à un certain état de vie; mais n'en avons-nous pas acquis un autre tout aussi respectable? Il a fallu renoncer à toute perspective brillante d'avancement; mais si notre condition est bonne, pourquoi nous affligerons-nous de ce que probablement elle durera? L'anniversaire prochain nous trouvera encore plus en harmonie avec notre situation. Ainsi regardez en - avant gaiement, l'orage est passé; nous avons fait naufrage, mais le résultat de ce naufrage a été l'échange d'un navire incommode contre un bateau plus léger, & nous voilà de nouveau en route. Une partie de notre cargaison a été submergée; mais rien d'essentiel ne nous manque. Philandre en parlant ainsi embrassa

tendrement sa femme & ses filles; une larme rouloit dans leurs yeux, mais la consolation brilloit dans leurs regards.

*ÉPILOGUE.*

« ELLES sont finies ces douces soirées!  
 » notre porte feuille a versé ses trésors-  
 » enfantins. Adieu donc mes jeunes amis,  
 » adieu; mais qu'en nous séparant je vous  
 » adresse encore les bénédictions de mon  
 » cœur!--Puissent ces semences de sagesse  
 » trouver dans vos esprits un sol propice  
 » & bien préparé! puissent-elles germer,  
 » croître, fleurir, & dans la saison don-  
 » ner les fruits les meilleurs! Espoir du  
 » monde, génération qui s'élève, puisse  
 » le ciel t'environner de sa protection,  
 » de son amour; ouvrir pour toi dans le  
 » livre de vie une page nouvelle; com-  
 » mencer par toi un meilleur âge, un âge  
 » de lumières & de joie, & te faire ainsi  
 » jouir de ce bonheur dont nous n'avons  
 » guères eu que l'espérance!»

Fin du cinquième & dernier Volume.



T A B L E

Des matières contenues dans le cinquième volume  
des Soirées au Logis.

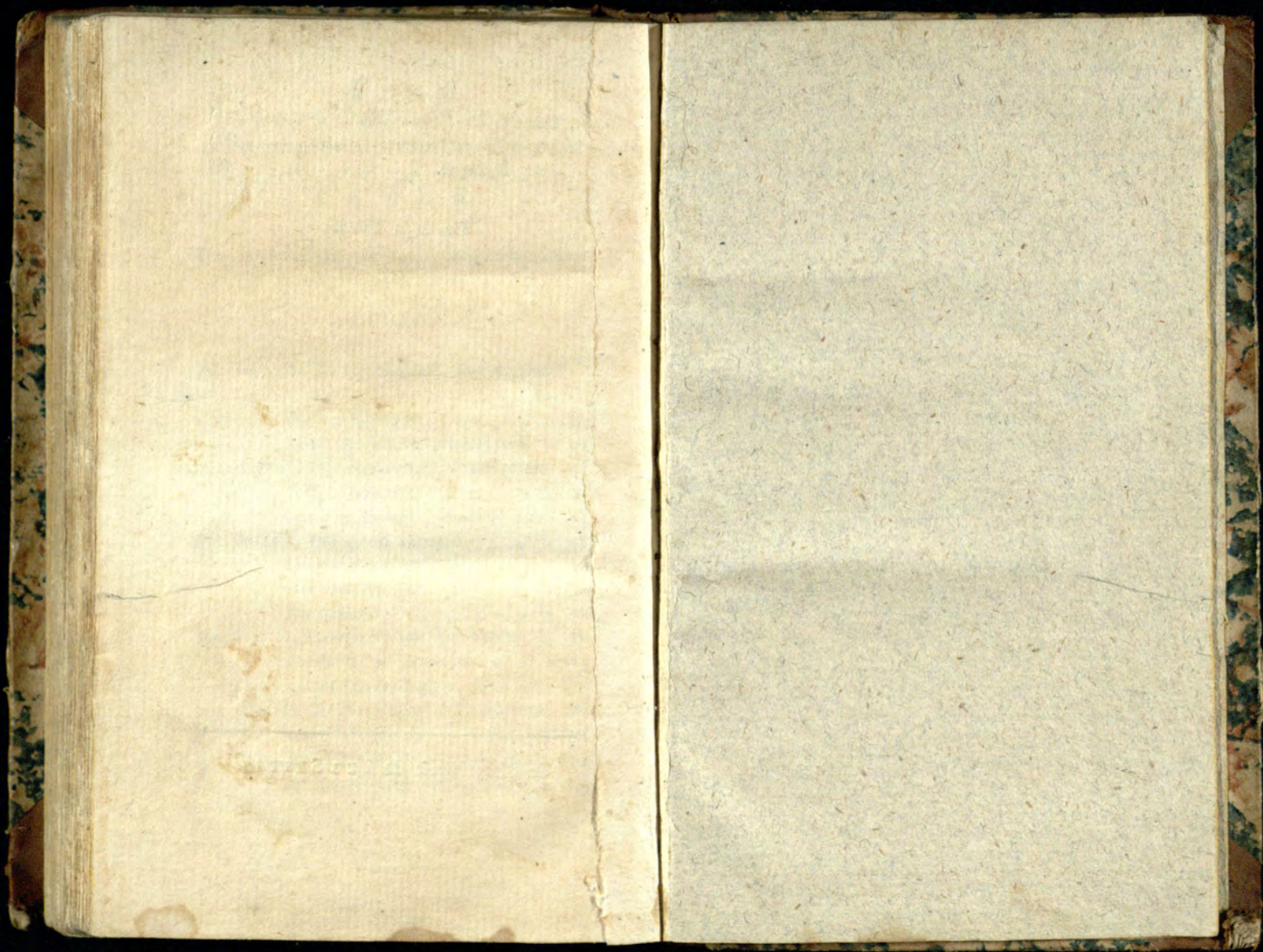
25e. SOIRÉE. La vie obscure , ou les chau- mières. . . . .	Page 1
Sur les emblèmes. . . . .	14
Eloge des femmes par Ledyard. . . . .	29
26e. SOIRÉE. Les plantes à fleurs composées. . . . .	31
Grands hommes. . . . .	40
Ordre & désordre , conte de fées. . . . .	49
27e. SOIRÉE. Les quatre sœurs. . . . .	59
Le pouvoir de l'habitude. . . . .	67
Les hommes sages. . . . .	76
Les fanfarons. . . . .	85
28e. SOIRÉE. L'ami à l'heure du besoin. . . . .	88
Le maître & l'esclave. . . . .	105
La terre & ses enfans. . . . .	11 <sup>P</sup>
29e. SOIRÉE. La Providence , ou le naufrage. . . . .	116
Envie & émulation. . . . .	128
Le cochon & les autres animaux. . . . .	134
Le don d'un jour de naissance. . . . .	139

30e. SOIRÉE. Le globe , leçon. . . . .	pag. 143
Qui perd gagne. . . . .	164
Epiloguc. . . . .	170

Fin de la Table.

De l'Imprimerie de LUC SESTIÉ.











WIM  
RZESZÓW  
BP\*

ST

731